

COLLECTIF  
*Des Encre d'Elles*

*Les hippos campent  
avec les Sœurs Céleri*

**Recueil de textes de 12 autrices**

Cayetana Carrión, Donatienne Cappelle, Marie Foto,  
Florence Grégoire, Fatiha Idrissi, Alice Jaspart, Isaline Lefebvre,  
La Belle Envoilée, Sandral, Mara Sescu et Yasmine

Avec l'accompagnement de Martine Combe  
depuis l'Amérique Latine, Bruxelles et le Maroc.

## Quelques mots sur l'aisbl ScriptaLinea

Le recueil de textes *Les hippos campent avec les Soeurs Céleri* a été réalisé par le Collectif Des Encres d'Elles dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives) ...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, et ce, dans une logique non marchande.

Droits d'utilisation:

*Les hippos campent avec les Soeurs Céleri* du Collectif Des Encres d'Elles est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* : Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification

[ texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ]



ScriptaLinea, 2025.

[www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable: Isabelle De Vriendt

Siège social: Chaussée de Wavre 205 - B-1050 Bruxelles (Belgique)

Si vous souhaitez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via notre site:

[www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année en principe, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et les réflexions des un·e·s et des autres sur notre société. Ils reconnaissent dans les autres parcours d'écriture une approche similaire qui amène chaque collectif d'écrits à co-construire son parcours. Cette démarche, développée au niveau local, vise à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, et ce, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble, l'engagement et la création littéraire.

**Isabelle De Vriendt**

*Coordinatrice de l'asbl ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits »*



## Présentation du Collectif Des Encres d'Elles

Le Collectif Des Encres d'Elles est né un beau jour de février 2018 dans le cœur de neuf femmes aussi différentes en âge, en parcours de vie et en univers que les arbres d'une forêt. Tels des ruisseaux, elles ont puisé l'encre de leur écriture aux sources de leur motivation, de leur engagement et de leur énergie. Elles ont mis des mots et des couleurs à leurs *Émotions* (2018).

Le deuxième parcours du collectif fut nourri par six nouvelles sources animées du même désir d'écriture et d'engagement. L'encre des six plumes a alimenté les ramifications de l'écriture où chaque feuille porte un mot et où chaque arbre est une histoire en soi. Ce fut le temps des *Révolutions saturniennes* (2020).

Le troisième parcours du collectif a dû faire face aux difficultés et aux contraintes liées à la pandémie de la COVID-19. Avec patience, entraide et ténacité, six femmes ont inventé de nouvelles façons de se rencontrer, d'écrire et de tisser du lien. *Entrelacs et ici* (2022) en a été le fruit doucement, mais sûrement, mûri.

Huit plumes ont inauguré le quatrième parcours. Cinq nouvelles participantes ont rejoint trois anciennes. Ensemble, elles ont emprunté la voie des entailles dans les arbres, celle des craquelures dans les trottoirs et des déchirures qui les animent personnellement et collectivement. Au gré de leurs rencontres, à la fois stimulantes et apaisantes, leur encre s'est faufilée dans les lézardes, leur plume s'est affinée et affûtée pour tenter de panser les failles, de soutenir des ponts entre les rivages, de soigner les fleurs sauvages qui s'immiscent dans les brèches... mais aussi pour résister, se révolter, faire front et réagir. Des *Cris de fissures* ont jailli de leur détermination et de leur sororité.

Pour ce cinquième parcours, quatre nouvelles femmes ont intégré notre collectif. Nous sommes douze écrivantes jouant à cache-cache avec les mots, décidées à sortir du bois des thèmes et des préoccupations trop souvent dissimulées sous le maquillage bien-pensant de notre société. Cependant, alors que l'hiver se déguisait en grisaille et qu'il se cachait derrière le froid et la pluie, notre amie et co-écrivaine Donatienne Cappelle s'est envolée comme une petite plume au bout de laquelle brûle toujours une flamme de vie, celle qui nous aura accompagnées durant tout le reste de notre parcours. C'est à elle que nous dédions notre recueil *Les hippos campent avec les Soeurs Céleri*.

**Cayetana Carrión, Donatienne Cappelle, Martine Combe, Marie Foto, Florence Grégoire, Fatiha Idrissi, Alice Jaspard, Isaline Lefebvre, La Belle Envoyée, Sandral, Mara Sescu et Yasmine.**

*Membres du Collectif Des Encres d'Elles*

## Table des matières

Pour s'y retrouver

Éditorial	p10
Hippocampe ventripotent, <i>Donatienne Cappelle et nous</i>	p14
C'est toi que je désire, <i>Yasmine</i>	p17
Dans la maison blanche, <i>Alice Jaspard</i>	p19
Paupières mi-closes, <i>Isaline Lefebvre</i>	p23
C'est assez, <i>Sandral</i>	p24
Foeil, <i>Cayetana Carrión</i>	p28
Devenir feuille, <i>Florence Grégoire</i>	p34
Le tombeau, <i>Mara Sescu</i>	p36
Le sel de la vie, <i>Yasmine</i>	p41
Cache-cache, <i>Fatiha Idrissi</i>	p42
Le jour du masque, <i>Florence Grégoire</i>	p46
Les cachettes envoilées, <i>L'Envoilée Belle</i>	p50
Qui suis-je ?, <i>Mara Sescu</i>	p53
Dusty Pink Lady, <i>Sandral</i>	p54
Parfois en voyage, <i>Martine Combe</i>	p63
Ciel déverse, <i>Isaline Lefebvre</i>	p65

Le cri de l'arbre, <i>Marie Foto</i>	p67
Au bout de ma rue, <i>Yasmine</i>	p73
L'armoire à dévidoirs, <i>Alice Jaspard</i>	p74
Consentir au mystère, <i>Fatiha Idrissi</i>	p78
L'hydre, <i>Yasmine</i>	p82
La mouche, <i>Marie Foto</i>	p84
Cachette d'amour, <i>Isaline Lefebvre</i>	p87
Comment ça ?, <i>Yasmine</i>	p89
Insolences, <i>Fatiha Idrissi</i>	p90
Écriture automatique déguisée, <i>Isaline Lefebvre</i>	p95
Huile, lacet, papier, <i>Mara Sescu</i>	p96
Hommage à Donatienne, <i>Marie-Claver Sudila</i>	p101
Hommage à Donatienne Cappelle, <i>Texte collectif</i>	p102
Qui sont-elles ?	p106
Les lieux parcourus	p110
Remerciements	p113

## Édito

### À l'abri des regards et des bruits de la ville

C'est une de leurs cachettes préférées. Une bulle de douceur aux parois enveloppantes.

À la nuit tombée, elles sont à l'abri des regards et des bruits de la ville.

Rassurées par la lumière tamisée, elles peuvent retirer leurs masques, mettre au placard leurs costumes étriqués, pour en essayer d'autres, plus amples ou plus colorés.

Ces masques et costumes toujours ambivalents, qui tantôt les limitent, tantôt les libèrent.

Il y a l'anonymat qui leur pèse ou qu'elles aiment préserver. Le maquillage, le grimage pour vieillir ou rajeunir, correspondre à une image choisie pour elles ou se transformer en sorcières, lionnes, fœilles ou vaches poilues. Il y a le voile qui dévoile – l'identité – et les pensées cachées des personnes rencontrées.

C'est une de leurs cachettes préférées. Une bulle de douceur aux parfums de thé vert ou de thé blanc, suivant la générosité du jour et il y en a toujours.

L'ambiance y est croustillante comme les chips et les rires qui se partagent de manière aussi naturelle qu'un rituel millénaire.

Au rythme de leur plume, elles peuvent choisir d'être elles-mêmes, sans masque ni déguisement, choisir de se mettre à nu suivant leurs envies.

Elles évoquent les autres cachettes où elles aiment, aimaient ou aimeraient se glisser.

Des cachettes concrètes : un fond de jardin magique, des toilettes où rêver, un coin de forêt, une chambre aux rideaux tirés pour éviter les

regards indiscrets. Sous un piano à queue, dans une horloge, sous une table à nappe longue, dans une armoire à mystères...

Ou des cachettes abstraites : une bulle paisible au creux de la conscience. Les souvenirs heureux et les projections où puiser la force d'avancer. L'écran du téléphone qui nous avale le nez à coup de jeux colorés et de fils d'actualité – car les cachettes peuvent aussi nous tenir d'un amour amer, nous dérober la présence. Mais surtout les livres, les histoires – tous ces mondes infinis créés de mots, tous ces mots créateurs de mondes imaginaires.

C'est une de leur cachette préférée. Une bulle de douceur soigneusement tissée de fils de bienveillance, de respect et d'écoute.

Un cocon acidulé qui permet à chacune d'écrire en toute confiance, et en prenant confiance. Un abri inattendu où toutes renouent avec les ressources magiques du collectif.

De ce cocon, elles interrogent le réel. Qu'est-ce qui se cache aux contours des nuages ? Dans le marc de café, sous les plis des rochers, en bordure des taches d'encre ? Qu'est-ce qui affleure au fil de l'écorce ? Quelles histoires racontent ces personnages en filigrane, existant en puissance dans la matière du monde, mais prenant vie seulement quand les regards leur donnent forme ?

De cet abri, elles osent de nouveaux récits. Elles portent l'attention vers les coins les plus sombres, là où ceux qui n'ont ni abri ni reconnaissance deviennent invisibles à force d'indifférence. Elles entrouvrent les portes fermées, celles des institutions, des asiles, des maisons de repos, des rances croyances, là où l'on cache ceux qui ne remplissent aucune fonction prédéfinie, qui ne correspondent à aucune croyance définie. Elles épiluchent les couches de mensonges accumulées au fil

de l'histoire, à coup de colonisation, conversions forcées, « vérités » imposées.

Elles, ce sont Les Encre d'Elles ; un collectif d'écris qui a la chance de se réunir un vendredi soir par mois à la Maison des Femmes de Schaerbeek.

Elles, elles sont toutes différentes à bien des égards mais elles partagent une addiction surprenante à l'encre sur le papier – et un peu aux grignotages, il faut bien l'avouer – ainsi qu'une furieuse envie de tordre le cou à bien des cornichons qui « gèrent » le monde.

Alors, dans leur cachette préférée, elles allument une bougie, elles invoquent des hippocampes, et elles écrivent un autre monde, en espérant qu'il devienne possible, comme Les Encre d'Elles le sont devenues.

*Collectif Des Encre d'Elles*



## Donatienne Cappelle

### Hippocampe ventripotent

*Bifurcations à partir du souvenir d'un fragment de texte de Donatienne*

J'entre dans la maison. C'est une grande bâtisse aux murs blanchis à la chaux. Vieille, comme le murmurent les poutres en grinçant. Vide, comme l'exprime l'air enfermé qui a oublié jusqu'à l'idée de liberté. Cette maison, cela fait près de vingt ans que je n'y suis plus entrée. J'erre d'une pièce à l'autre. Le couloir, avec son carrelage craquant sous un tapis crasseux, me mène au salon où je m'arrête, à l'affût. Il y a plein de choses, ici. Des souvenirs tapis derrière le divan recouvert de plastique transparent. Les soupirs d'aise des dimanches casaniers flottent du côté de la bibliothèque aux ouvrages regorgeant de poussière. Un courant me frôle et je sursaute ; c'est que l'air brassé par les courses enfantines continue de circuler par à-coups, brassant le vide.

Je monte l'escalier le cœur battant. J'ai l'intuition qu'à l'étage m'attendent plus de découvertes encore. Comme on le sait, la chaleur monte. Et je me souviens de la chaleur qui régnait dans cette maison, quand elle était habitée. En haut des marches à gauche se trouve la salle de bain. Je pénètre dans cet univers de carrelages blancs et bleus, de mosaïques en faïence marine et de miroirs sur pied. Au centre de la pièce trône toujours la grande baignoire à pattes de lion marin. M'approchant, je constate que sur sa porcelaine blanche s'accrochent mollusques et coquillages, étoiles de mer et monstres des lochs. Tout un écosystème marin a élu domicile dans cette salle de bain. Un bruit me pousse à me retourner, juste à temps pour apercevoir un hippocampe ventripotent qui virevolte dans le coin, derrière la baignoire.

Il flotte à son aise, tout naturellement. Je me demande comment il fait pour respirer... Je regarde à nouveau tout autour de moi, heureuse, presque exaltée par la sensation que me procure ce retour dans le passé qui prend la forme de cette maison et, à la fois, étonnée par le sentiment que ce n'est pas exactement la même chose, que quelque chose s'est décalé. Je me retourne, comme pour me rassurer, vers le vieux miroir piqué de taches brunes accroché, comme toujours, au-dessus de l'évier craquelé. Je me souviens bien de ce miroir : maman avait l'habitude de se regarder longtemps face à cet œil implacable de vérité. C'était son rituel matinal, juste avant les ablutions et la pose de sa crème qui sentait si bon les fleurs sauvages, qui transformait comme par miracle ses yeux emplis d'une tristesse que je ne comprenais pas en un regard éclatant qui me rassurait.

Une petite brise aquatique me ramène au présent. Le petit hippocampe est tout près de moi, battant ses minuscules nageoires face au miroir. Il aspire la surface du miroir et je me rends compte, avec stupéfaction, que ses mouchetures ne sont pas la marque de sa détérioration, mais de toutes petites algues qui ont proliféré sur toute son étendue.

L'hippocampe ventripotent me tend mes lunettes. Je me vois dans le miroir les glisser sur mon nez puis me rapprocher, de plus en plus près. Mon reflet disparaît ; je suis happée par les toutes petites algues qui se mettent à bouger. Je me concentre car je n'en crois pas mes yeux : non, elles ne bougent pas... elles se déhanchent, toutes au même rythme. Les petites algues entament une chorégraphie minutieuse synchronisant consciencieusement leurs filaments tubulaires sur un air de jazz. Je tressaute. Machinalement, je relève mes lunettes

sur le haut de mon front, comme pour autoriser mon ouïe à prendre le relais. C'est bien du jazz que j'entends. Je reconnais le saxophone. Je distingue le piano. C'est le jazz de mon enfance, celui qui s'échappait du salon, le soir, lorsque nous étions montés nous coucher.

Lui aussi semble avoir reconnu le morceau : l'hippocampe se dandine à mes côtés. Je remets mes lunettes pour lire la petite pancarte qu'il brandit, tout en dansant. Il est écrit:

« Ne te fie pas aux apparences.  
Crois en tes souvenirs et fais-les vivre. »

*Texte « souvenu » à plusieurs Encres d'Elles en mémoire de  
Donatienne Cappelle et de son incroyable univers créatif.*

## Yasmine

C'est toi que je désire

Mon être tout entier plonge,  
Fouille, farfouille,

Entre les rouges, les verts, les jaunes, les noirs -  
Je glisse dans les profondeurs abyssales de cette boîte.

Soudain, une certitude,  
Une joie explose ...  
Je l'ai !  
Au bout de mes doigts,  
Je l'ai ...

Mes yeux brillent, ma bouche s'ouvre :  
Le bonheur glisse, quel délice !

...

## Alice Jaspert

### Dans la maison blanche

Dans mes souvenirs d'enfance, il y a une maison blanche qui scintille les jours ensoleillés. À l'avant, un jardinet avec un majestueux « arbre à chicons » – comme on l'appelait, un grand magnolia donc.

Dans mes souvenirs d'enfance, il y a ce besoin pressant de monter à toute vitesse les escaliers en pierre menant à l'entrée et de pousser longuement le doigt sur la sonnette. Il y a aussi le souvenir de cette attente, impatiente, marquée par un sourire jusqu'aux oreilles, que la porte s'ouvre puis le bonheur de voir apparaître une robe fleurie accompagnée des mots chaleureux de ma grand-mère.

Dans mes souvenirs d'enfance, il y a la pomme épluchée et coupée en lamelles parfaitement égales pour l'apéro des enfants, de la soupe au cerfeuil avec de toutes petites boulettes – beaucoup de toutes petites boulettes. Il y a l'exaltation autour du grand pot de menthe à l'eau que nous pouvions partager en y plongeant des pailles et dans lequel nous exercions surtout notre respiration, « en faisant des bulles » – oui, oui, c'était une autre époque, et une pratique pédagogique plutôt difficile à imaginer aujourd'hui, certainement après le COVID, mais sincèrement, c'était incroyable, vous devriez essayer !

Dans mes souvenirs d'enfance, il y a les balançoires et leur lot de concours de lancers de chaussures... et leur lot de chaussures dans des arbres des voisins. De même que les parties de cache-cache, dans tous les recoins de la maison blanche, du garage au grenier, ou à l'extérieur, avec les copains et les copines du quartier, jusque dans les piétonniers, lieux de 1001 légendes urbaines effrayantes, les rendant encore plus attrayants pour nos jeux – oui, oui, c'était une autre époque, l'affaire Dutroux n'était pas encore passée par là, les enfants pouvaient jouer seuls dehors, c'était vraiment exaltant, vous devriez essayer !



Dans mes souvenirs d'enfance, il y a les innombrables déguisements et mises en scène issus de l'émulation collective. Tabliers, foulards, gants de soie, bigoudis, pinces à linge, casque sèche-cheveux, planche à repasser et bien d'autres objets réquisitionnés au passage ; tout devenait accessoire pour s'essayer à d'autres identités et vies rêvées.

Dans mes souvenirs d'enfance de la maison blanche qui sentait la pomme, la soupe au cerfeuil et la menthe à l'eau, il y a aussi cette petite pièce, discrète, plutôt exigüe, munie d'une toute petite fenêtre, seule étroite ouverture dans les murs recouverts, du sol au plafond, d'un papier peint aux grandes fleurs bleutées, j'ai nommé : les toilettes.

Et dans les toilettes de la maison blanche, il y avait aussi Jésus – oui, oui, Jésus – et il me terrifiait. C'est pourquoi je résistais tant que possible au besoin d'aller visiter le lieu. Mais parfois, je devais bien m'y résoudre. Il s'agissait alors de ne surtout pas croiser son regard. Toutes les tactiques étaient bonnes à essayer, comme, par exemple, fixer chaque fleur du papier peint pour suivre chaque courbe de chaque pétale, ou chercher les étamines et les pistils, ou encore réciter un poème, chanter ou raconter une histoire.

Mais inmanquablement, je finissais par relever la tête fébrilement... et il était toujours, toujours, toujours là, accroché sur sa croix à me fixer intensément, du dessus de la porte. Son regard était sombre, triste, inquiétant, terrifiant donc. Tremblante, je sortais au plus vite en me jurant de ne plus jamais y retourner.

Mission impossible ! Il y a de ces lieux aux apparences anodines, voire futiles, auxquels on ne peut, en fait, jamais échapper.

Dans mes souvenirs d'enfance des toilettes de la maison blanche, je ne me rappelle plus vraiment quand ni comment cela a commencé. Peut-être était-ce parce que l'observation minutieuse des fleurs sur le papier peint ne portait pas ses fruits ou parce que j'étais à court d'histoires et de poèmes ? Quoi qu'il en soit, je me suis mise à lui parler – oui, oui, à

parler à Jésus. Enfin, plutôt à chuchoter, tout doucement pour que personne ne m'entende. Je lui expliquais, à chacune de mes visites – ça, je m'en souviens bien – que ce n'était pas ma faute si je ne croyais pas en lui, en son père, et en toute sa famille, et si je n'allais pas à la messe comme ma grand-mère. Je lui expliquais que c'étaient mes parents qui en avaient décidé autrement mais que, malgré tout, c'étaient quand même des gens bien. Je le suppliais de nous aider à aller au paradis, avec mes parents, ma sœur, mon cousin, et petit à petit plusieurs de mes amis. Je lui expliquais que mes parents m'avaient dit que nous, on croyait en l'humanité et puis aussi, qu'on n'allait peut-être pas à la messe mais qu'on visitait beaucoup, beaucoup de chapelles romanes pendant les vacances – et parfois même un peu trop à mon goût. Je lui expliquais qu'on essayait d'être gentil·le·s et d'aider les autres... et que, vraiment, l'enfer me terrifiait, un peu comme lui, au début.

Au fil de mes visites, son regard s'est fait plus doux, son visage moins crispé, et moi de même. Toujours en chuchotant, je me souviens de grandes conversations sur le sens du monde ou d'intimes confidences sur le sens de la vie. En y réfléchissant aujourd'hui, je me dis que c'est peut-être un peu comme ça aussi que j'ai commencé à m'intéresser et à adorer les différences de spiritualités, de cultures, de parcours de vie et d'habitudes. C'est peut-être comme ça aussi que j'ai appris à remplacer la peur par la recherche d'échanges et de rencontres – oui, oui, ça, c'est encore possible à notre époque, même si on essaie de nous faire croire le contraire. C'est encore possible et c'est vraiment magique. Vous devriez essayer !

Et puis, à bien y réfléchir, je me dis que c'est peut-être aussi de ces moments secrets expérimentés dans la maison blanche que me vient la fâcheuse habitude de m'isoler longuement aux toilettes et d'y parler toute seule ! Mais ça, c'est une autre histoire...

## Isaline Lefebvre

### Paupières mi-closes

Allongée sur une pierre bleue chaude, paupières rieuses et fatiguées fermées, le bruit de la rivière berce, la pierre et les paupières.

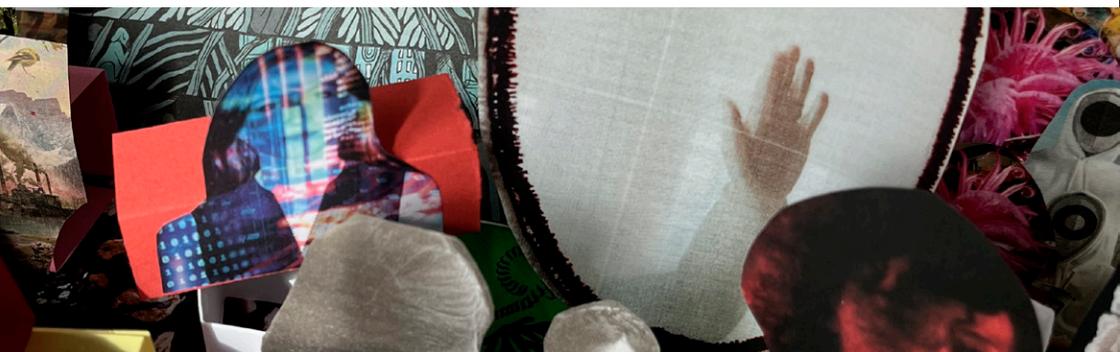
Soudain, ces dernières s'entrouvrent à demi, réveillées par les cris enjaillés de l'autre rive. Par cette entrouverture, les pupilles remarquent la disparition des chauds rayons solaires qui ont laissé place à des nuages gris-blancs.

Intriguées par leurs formes étranges avec, comme toile de fond, le bleu azur, les paupières s'ouvrent d'un cran de plus. Et alors, une madeleine de Proust se fait ressentir dans tout le corps. Trois apparitions se dessinent avec malice : un fantôme bras en l'air, tête à l'envers, un dragon orné d'un bec par lequel des flammes jaillissent et un monstre à mille pattes, narguant le fantôme et le dragon.

Un bâillement survient, les paupières se referment, les pieds tâtonnent la pierre pour se réchauffer, les oreilles, quant à elles, trouvent l'apaisement dans le bruit continu et rassurant du cours d'eau, le sommeil fait appel au reste des membres.

Mais les cris du rivage voisin redoublent, forçant les paupières à se soulever de plus belle et à retrouver ses beaux amis, haut perchés. Malheureusement, ils sont déjà partis, laissant place à un crabe à lunettes et à une fumée obèse.

Une des paupières se ferme en voulant faire un clin d'œil au crabe, mais, dans cet espace-temps, le crabe a rejoint le fantôme, le dragon et le monstre dans la grande malle des nuages déguisés.



## Sandral

C'est assez

Planquée dans son cache-nez et son cache-cou, Katherine mâchouillait un cachou dissimulé dans son cache-poussière.

Immobile devant une fenêtre, elle rêvassait d'être déjà vendredi après-midi.

Elle avait reçu une permission d'un weekend.

Elle décida de prendre le train direction la Mer

Dans l'espoir de voir des cachalots et des phoques.

Levée la première, à pas feutrés, elle enfila son pull en cachemire bleu sur son cache-cœur couleur de miel, son jeans et ses baskets, et sortit sans bruit de la maison endormie.

Elle n'avait prévenu personne, elle avait toujours été cachottière.

Elle voulait s'évader, disparaître pour 48 heures

Loin de son usine, de ses collègues et leurs sempiternelles messes basses,

Loin de son mari au regard éteint, vissé à ses livres et sa bière,

Loin de ses enfants rivés à leurs écrans,

Loin du tumulte incessant de la ville.

Arrivée face à la plage, juste à côté de la gare,

Katherine retira ses chaussures, pour sentir le sable sous ses pieds

Prit une grande inspiration et ferma les yeux.

Ses cheveux libérés tournoyaient dans le vent comme des serpentins.

Permission de respirer

Permission de beauté

Permission d'être soi

Elle marcha des heures, fixant la mer vers la baie en demi-lune

La tête bercée par le sac et le ressac

Ses pensées pesantes et ses tracas s'envolèrent loin dans les airs.

Ils étaient bien là au rendez-vous.

C'était ici qu'ils venaient s'ébattre chaque année

Fin du mois de mai à l'abri des falaises blanches

Dissimulés aux regards et au vent,

Trois cachalots,

Et vers la gauche, quelques phoques se prélassant au soleil.

Elle s'assit sur le promontoire d'un rocher,

Prit une grande inspiration et plissa les yeux,

Ses cheveux libérés tournoyaient dans le vent comme une flamme,

Sortit son petit carnet et son crayon

Et écrit

Cétacé

Cétacé

Cétacé.

LE FOND DE LA TERRE  
EST ROUGE



## Cayetana Carrión

### Foeil

« Je vais te raconter une histoire », annonça soudain la voix rocailleuse de ma tante, assise sur son grand fauteuil en rotin, telle une reine d'un autre temps.

Ainsi débutèrent, un soir, nos retrouvailles, alors que je venais de rentrer au pays, après une très longue absence.

Elle avait prononcé ces mots en même temps qu'elle sortait une bien curieuse peau de lapin de la vieille armoire en bois d'ébène qu'elle avait l'habitude – je n'ai jamais su pourquoi – de verrouiller à clé. Et non seulement elle la verrouillait à clé, mais elle fermait aussi, avec un cadenas doré, la porte de la petite pièce intermédiaire – ni chambre ni bureau, ni débarras ni cagibi – qui abritait le meuble, le protégeant ainsi des regards indiscrets.

Objet de fantasme et de curiosité lorsque j'étais enfant, l'armoire m'était interdite. Ma tante s'enfermait dans la petite pièce intermédiaire à chaque fois qu'elle voulait sortir quelque chose de l'armoire. Seul le tintement des clés, le grincement des battants du meuble et le froufrou indéfinissable qui s'ensuivait révélaient tout le rituel et les contours de ses secrets. Lorsqu'elle en ressortait, étrangement décalée, elle faisait apparaître, comme par magie, toutes sortes d'objets et de douceurs comme l'intrigant chocolat blanc venu d'Europe qu'elle savourait avec une délectation telle qu'elle semblait flotter dans les airs. Une autre fois, elle en extirpa un minuscule kangourou bleu turquoise rapporté d'Argentine qu'elle finit par m'offrir, juste avant mon grand voyage.

J'avais beau lui demander d'ouvrir l'armoire devant moi, elle s'y refusait catégoriquement. Elle persistait à garder l'affaire absolument secrète et ne confiait les clés à personne. Elle les avait toujours sur elle, mais le soir venu, à l'heure du coucher, elles les rangeait dans un coffre à secrets qu'elle dissimulait sous son lit et dont la toute petite clé disparaissait sous sa langue au moment du sommeil. Je ne sais pas comment elle faisait, mais c'était ainsi et tous mes espoirs d'ouvrir un jour l'armoire à mystères, à son insu, s'étaient envolés à jamais.

Ma tante était une grande fumeuse qui disparaissait derrière les volutes après qu'elle exhalait pour réapparaître quelques secondes après, une tasse de tisane fumante entre les mains qu'elle sirotait avec une étrange gourmandise. J'avais l'impression que son visage se transformait, à chaque gorgée, en celui d'un insecte un peu effrayant.

En surgissant d'entre les volutes blanches, comme d'un nuage qui protège et qui couvre, ma tante dévoilait soudain sa grande cicatrice bleue qui s'étendait de la tempe jusqu'à la naissance de son oreille gauche. Les reflets de sa défiguration étaient nacrées et me faisaient penser à une éclaircie céleste après la pluie, ou à l'intérieur d'une conque, de celles qui enferment le fracas des vagues de la mer. Peut-être aussi que le ciel s'était imprimé sur son visage, peut-être que son oreille était un coquillage, ou une vieille feuille flétrie tombée du ciel.

Je lui avais demandé à plusieurs reprises ce qui avait provoqué sa cicatrice, mais elle se déroba à chaque fois en m'emballant dans des explications aussi énigmatiques que floues où, finalement, il était impossible de déceler le vrai du faux, le réel de l'irréel. Elle finit par céder à mes interrogations et me raconta qu'un jour, alors qu'elle n'était qu'une adolescente, des filles de sa classe l'avaient poussée, d'un geste violent et inattendu, dans la piscine, par raillerie, pour tester sa capacité à flotter sur l'eau instantanément, parce que, contrairement aux autres filles, elle avait un corps épais et trapu qui ressemblait, se-

lon elles, à une disgracieuse bouée. Pendant les quelques secondes interminables qui la séparaient de l'eau, ma tante s'aperçut avec effroi que la surface aquatique était infestée de chats. Pris de panique, ils se précipitèrent sur elle et lui arrachèrent, à coups de griffes, la peau de la tempe. J'étais perplexe. Je ne savais pas s'il fallait la croire ou si c'était une de ces histoires qu'elle inventait et qui lui permettaient de se cacher derrière sa plume. Car ma tante avait une vie secrète. Personne ne lui avait jamais connu d'amis, d'amants, ni de compagnon. Cette solitude, qui la rendait plutôt disponible à nous tous, arrangeait au fond tout le monde. Comme elle était marquée de l'affreuse flé-trissure, il n'était pas insensé d'attendre d'elle qu'elle renonce à tout engagement social et sentimental pour prendre soin de la famille et de ses parents le jour où ils vieilliraient. Cependant, malgré cet état de choses, je soupçonnais que tout cela n'était qu'un trompe-l'oeil, une parade qui occultait une vérité coupable.

Un soir, par le plus grand des hasards, la porte de la petite pièce intermédiaire était restée ouverte. Happée par la curiosité et saisissant ma chance, je passai discrètement ma tête derrière la porte et la surpris en train de fouiller dans l'armoire mystérieuse. Ma présence la fit sursauter, comme si je l'avais attrapée la main dans le sac. Elle tenait entre ses mains une bague sertie d'une grande pierre verte, la malachite, dont le dessin tout en courbes régulières et d'épaisseurs différentes m'évoquait une sorte de tournis, comme une folie ordonnée. J'étais fascinée par ce minéral et par la sonorité liquide de son nom, dont j'appris bien plus tard qu'il provenait du latin *malachites*, d'après le grec ancien *moloché*, variante de *malaché*, signifiant « mollesse, voluptueux, efféminé ». Elle l'avait glissée à son doigt et me confia, en me murmurant à l'oreille, qu'elle se faisait belle pour sortir ce soir-même, mais shhht, il ne fallait pas en parler. Je ne comprenais pas très bien ce qu'elle voulait dire, mais je me rappelle clairement qu'au moment de verrouiller la porte de l'armoire, des feuilles mortes, de couleur rouge, s'en échappèrent, comme d'étranges coeurs blessés.

Elle tourna ses yeux vers moi, suspendus au trouble qu'avait provoqué ce débordement inattendu, comme si la vérité inavouée fut apparue au grand jour. Reprenant ses esprits, elle s'empressa de faire glisser maladroitement, avec ses pieds, les vieilles feuilles sous l'armoire. Et puis elle referma violemment la porte et s'envola.

Je compris bien plus tard que l'armoire à mystères était une sorte de cachette matérielle pour des secrets existentiels.

\* \* \*

« Je vais te raconter une histoire, une histoire que je n'ai jamais racontée à personne », répéta-t-elle en caressant d'un geste long et ample la curieuse peau de lapin de couleur mordorée qu'elle venait de sortir de sa vieille armoire d'ébène.

Elle la retourna et commença à parcourir ses nervures desséchées comme une diseuse de bonne aventure qui lit dans les entrailles des animaux morts. Intriguée, je m'aperçus que ce n'étaient pas les nervures du revers de la peau de lapin qu'elle lisait, mais plutôt un texte qui y était griffé en tout petits caractères presque illisibles. Je ne sais pas comment elle faisait, mais elle enfila ses lunettes et commença sa lecture ainsi :

« Une fois par semaine, le soir venu, je quittais la maison, à la dérobade. La nuit tombée, le noir se répandait dans les rues, comme une épaisse coulée d'ombres et de voies sombres qui occultaient les présences, les voix et les chats errants. Je marchais en pressant le pas, moins par peur que par l'immense bonheur de retrouver celle pour qui mon coeur et ma vie avaient entrepris, bien malgré moi, une double traversée, claire d'un côté, sombre de l'autre.

La solitude des ruelles que je traversais réveillaient néanmoins mes petites peurs, trahissant de la sorte le sentiment que j'étais en train de commettre un délit impardonnable et irrémédiable. J'essayais de chasser mon inquiétude en m'accrochant aux poches de clarté que les quelques réverbères, et parfois la lune, répandaient sur ces coins de rue occultes d'où pouvaient surgir à tout moment, d'effrayants démons. Je m'armais alors des sabres que la lumière des entre-portes déposaient sur la tranche des trottoirs, et surveillais attentivement les éclats argentés qui se dissimulaient sur la cime des arbres.

Soudain, des pas aux sombres intentions s'approchèrent au loin. Je les entendais avec appréhension. Ils avançaient masqués, tapis dans l'obscurité de la nuit. Et moi, totalement révélée sous la lueur des réverbères, je m'empressais de continuer mon chemin, serrant contre moi la vieille bague que je croyais à tort être l'objet de convoitise de mes poursuivants. Les ombres s'allongeaient, et je disparaissais enfin, absorbée par le noir d'un coin d'immeuble. Eux, le visage découvert par la lumière d'un lampadaire, pressaient le pas. Nous longions une longue porte grillagée. Je me retournais et les apercevais comme un clignotement.

Mes pas de plus en plus rapides écourtaient la projection de mon ombre, tandis que la leur s'allongeait, et frôlait déjà la mienne. Ils étaient sur le point de me rattraper.

- Salope! Gouine! On va te faire la peau!

J'avais la sensation de tomber dans un trou noir où des chats furieux et malfaisants menaçaient de lacérer mon corps tout entier.

C'est à ce moment-là que je sentis la transformation s'opérer, comme par miracle. Alors que leurs griffes accrochaient mes vêtements, mes pieds décollèrent du sol avec une douceur infinie. Je pris mon envol et me réfugiai sur la branche d'un arbre bienveillant aux feuilles argentées et avec lesquelles je faisais corps. J'étais devenue une "foeil".

Je vis que le fond de la terre était rouge, comme la rage et le sang. J'aspire désormais à porter l'immensité du ciel sur mon corps révolté. »

C'est ainsi que ma tante conclut son histoire. Elle retira ses lunettes et enroula la peau de lapin qu'elle posa sur la table basse qui nous séparait.

Je bus une dernière gorgée de la tisane d'emoliente qu'elle nous avait préparée et la remerciai de m'avoir raconté son histoire. En refermant derrière moi la vieille porte de sa maison, un éclat jaune et grinçant s'en échappa illuminant un bref instant les veines ouvertes des trottoirs meurtris par les passants. Le fond de la terre était rouge.

J'éteignis enfin doucement la porte. La lumière se referma aussitôt comme une paupière sur le visage rugueux de ma tante. Seule restait sa cicatrice, ciel ou océan, qui la transporterait vers les terres de sa compagne.

## Florence Grégoire

### Devenir feuille

Si je pouvais me confectionner un déguisement, ce serait de devenir feuille  
Feuille jaune, très exactement  
Les arbres regorgent de ces couleurs d'automne qui resplendent  
sous les rayons du soleil  
Les feuilles jaunes sont les plus belles  
mais aussi les plus libres, les plus aventurières  
les plus passe-partout

En effet, qui se soucie  
un soir d'automne, d'une feuille jaune  
oubliée au bord de la chaussée ?  
Rien de plus normal qu'une feuille jaune tombée  
dans un sac de courses, et qui voyage  
ensuite vers d'autres villes  
qui prend des trains, incognito

Passagère clandestine dans mon déguisement de feuille jaune  
je découvrirais secrètement l'intérieur des maisons et  
de la vie des autres.



## Mara Sescu

### Le tombeau

Elle arriva tout en haut de la colline sur le chemin poudreux, poursuivant les serpentines de terre qui se perchaient sur le plus haut endroit de cette partie de la vallée. Lieu de prédilection pour de longues observations solitaires, vu que presque plus personne ne passait sur la route. Personne qu'elle était censée saluer selon les coutumes et avec qui s'engager dans une conversation de connivence ou pas.

En s'essuyant le front et en rangeant quelques mèches collées à sa joue, elle mit une main en visière au-dessus de ses sourcils pour faire taire un peu les vives lumières du soleil à midi.

Au loin, blottie dans le creux de deux coteaux, elle aperçut la toiture en terracotta de la maison et, plus loin, celle plus abimée de l'étable.

Magiquement attirée, elle se mit en marche tout en gardant à l'œil l'étendue fondue sous la chaleur. Quelques autres toits s'immisçaient dans la matière brulante comme des bouts de fromage dans un plat au four. Pas de pensées. Elle connaissait cet état de transe. Elle ne l'avait pas appris, comme tous les autres, c'était en elle depuis le début. Elle l'avait juste découvert au fil des années et appris à s'en servir.

D'un mouvement tendre elle se pencha et sortit un peu de la terre battue pour déraciner un brin de célandine. C'était lui qui lui avait fait découvrir les pouvoirs de cette plante. Petite, sur les chemins qu'ils empruntaient pour aller à la bergerie, ou pour acheter du bois de chauffage, ou simplement pour rendre visite à des membres de la famille lointaine, il lui parlait brièvement de tout ce qui les entourait : arbres, sources, herbes, pluie, animaux.

Pourtant, cet homme petit, de nature morose et âpre, fut ses premiers yeux sur le monde. Elle avait donc appris le monde à travers ses yeux comme les lames de couteaux, chose étonnante pour une fille. Elle

avait apprivoisé la vie d'une manière rêche, sans le moindre soupçon de douceur.

À sa droite, le chemin rencontrait un de ses petits tributaires qui, contrairement aux voies de l'eau, montait d'en bas, d'où elle savait que des petits hameaux se logeaient, sans pouvoir être vus d'en haut.

Tout à coup, elle les aperçut. D'abord les drapeaux abimés, puis les sommets blancs de leurs têtes, toujours découvertes pour de pareilles occasions, puis les batiks noirs et marron qui contournaient les visages ridés des femmes. Une douzaine à peu près, à qui s'ajoutait le prêtre en soutane noire, marchant entre les gens portant les drapeaux et le char, les femmes en guise d'arrière-garde.

Au petit carrefour, le groupe s'arrêta net. Le prêtre commença une nouvelle prière, qu'elle entendait très bien. Deux hommes firent semblant de semer quelques graines de maïs, faute de petite monnaie, en le jetant en l'air.

En se signant le front avec les quatre mouvements de la croix, elle se glissa entre eux et approcha le char pour pouvoir prier, elle aussi, pour lui. Au moment où sa main encore humide toucha le bord en bois luisant et chaud, elle sentit son corps se braquer. Comme dans ses rêves d'enfant, la terre se mit en mouvement de droite à gauche et de gauche à droite, presque en berçant le cercueil dans le char. Le vieil homme conduisant la charrue désattela le cheval avec des mouvements ralentis, tout en silence. Seuls les bruits des ailes d'oiseaux et quelques aboiements lointains se firent entendre. Le cheval libéré prit la fuite, sur la route d'où elle venait d'arriver et, à ce moment même, les gens durent faire place à la charrue qui dévala la petite ruelle pour ne s'arrêter que devant le portail encore en place de la vieille maison.

Un gros trou, venait de s'ouvrir dans la ruelle, comme une coupure de chair, signe que le mort devrait rester là et que la tombe qui l'attendait dans la cour de l'église resterait vide, ou serait habitée plus tard par un autre vieillard du village.

Lui, il resterait là où il avait toujours habité, au milieu des dépendances qu'il avait construites de ses propres mains, du verger qu'il avait planté et soigné.

Haletant, vieux hommes et femmes arrivèrent près de la charrue, en chuchotant, craignant presque de réveiller le mort ou la nature. En levant son regard vers le ciel, elle se rendit compte que le soleil crachait ses lumières crues de derrière un rideau de nuages gris, signe de tremblement de terre.

D'un simple signe de tête et des yeux, elle montra la charrue et dit d'une voix basse :

- Enterrez-le ici !



## Yasmine

### Le sel de la vie

Chaque jour aux aurores, sans bruit, elle sort.

Fluide, vive, elle avance,

Telle une ombre chinoise, une calligraphie vivante,

Elle avance.

Elle trace l'espace à petits pas serrés, rapides, les pieds effleurant à peine le sol.

Sa silhouette élancée, serrée à la taille d'une pointe orangée, apparaît et disparaît à l'horizon entre les arbres, le haut d'une colline, d'un pont...

Son baton tel un métronome scande le pas.

*Mais où va -t-elle donc ainsi*

*Avec son sac à dos rehaussé d'un petit toit rond, telle une citrouille ?*

Un jour, au sortir de la forêt,

Je l'ai aperçue là,

Dans la clairière baignée de lumière,

Elle était détendue, prenant le thé,

Un sourire flottait sur ses lèvres.

Moment de surprise, moment de douceur,

Moment suspendu, intemporel,

Hors temps, hors espace.

*Sans questionner, rêveuse, silhouette légère,  
entre ciel et terre, j'ai continué.*



## Fatiha Idrissi

Cache-cache...

### Cache-cache... Tu es là ?

Tu me vois  
je te perçois.  
Tu voiles ton cœur  
je cache mon bonheur.  
Tu mets des couches  
ça me rend farouche.  
Tu guettes une proie  
qui est plus tenace que toi.  
Puis elle te chasse  
au moment où tu te lasses.  
Et tu te délectes dès qu'elle te capture  
sous l'effet de baisers et de murmures.

### Cache-cache... je te vois!

Belle petite frimousse  
qui cache tout dans la housse.  
Des emballages dorés  
mon rouge à lèvres et mes fards nacrés,  
des jouets en plastique  
et un bout de bois rustique.  
Tu te caches sous la table  
pour dérouler tes histoires et des fables.  
Mais j'entends tes petits rires fugaces  
et je vois un petit bout de pied qui dépasse.  
Tu fermes les yeux en croyant être invisible,  
ah, si seulement c'était possible!

### Cache-cache... je te vois!

Un cheveu blanc par-ci  
une ride par-là.  
Ton cerveau qui te vieillit  
ta mémoire qui te trahit.  
Je t'entends dans ton lit le soir  
insomniaque, plongée dans tes idées noires,  
à injurier le sort  
à souhaiter la mort,  
car des fragments de ta vie s'effacent  
te rendant impuissante et tu ne peux y faire face.  
Pourtant, chaque matin tu remercies Dieu pour un petit rayon de soleil  
et, souriante, tu me demandes de faire pareil.

### Cache-cache! On te voit!

Derrière ton clavier tu louvoies.  
Tu crées des mythes et un tas de prétentions  
mais on a capté la bassesse de tes intentions.  
T'es pas l'ado de dix-sept ans!  
t'es un pervers répugnant et dégoûtant.  
Tu ne peux être rien d'autre  
qu'un hideux personnage ou un monstre,  
qui profite de l'innocence  
et des douces rêveries de l'enfance.  
Allons-y, il faut qu'on dénonce,  
il faut qu'on brise le silence!

### **Cache-cache! je te vois!**

Tu m'a promis un texte de loi  
qui lève l'injustice et préserve mes droits.  
Mais tu t'es retrouvé dans ta tour d'ivoire  
à tisser des alliances et séduire ton propre auditoire.  
Après les votes, tu ne penses qu'aux sièges  
mais d'autres urnes arrivent bientôt, et peut-être d'autres pièges!

### **Cache-cache... Je me vois!**

Un tas de masques  
Au-dessus d'un esprit fantasque,  
Je m'évertue à distribuer des sourires  
pour cacher mon mal de vivre.  
Combien de fois ai-je voulu partir ?  
Sans moi, le monde ne va pas en pâtir.  
Mais le soir dans mon lit froid  
je me retrouve enfin avec moi.  
Ma conscience est ma forteresse  
où j'enlace mes vérités et mes faiblesses.  
Je repense à la petite frimousse qui m'enchanté,  
aux monstres qui nous hantent,  
aux promesses creuses mais élégantes  
aux mémoires agonisantes,  
à mon autre moitié et sa voix berçante...

À coup d'Amours et de Combats  
j'irai jusqu'au bout. Tant que mon cœur bat.



## Florence Grégoire

### Le jour du masque

Aujourd'hui, je mets mon masque. Le masque que je me suis choisi. Il me donne un visage à l'expression figée des traits différents des miens et une peau d'argile d'un noir de jais. Au-dessus de ma tête se dresse un oiseau rouge vif, accroché au masque, comme une pensée visible.

Une fois par an, je choisis parmi ma collection un masque pour la journée. Le reste de l'année, les masques restent invisibles et cois. Alignés sur les étagères d'une pièce où l'on ne va jamais.

Je ne sais pas très bien si je choisis le masque pour l'élément qui le surplombe, s'il résonne avec mon humeur ou les idées qui me traversent, ou si l'élément du masque pénètre mes pensées quand je le porte. Toujours est-il qu'au fil de cette journée, le masque et moi nous mêlons graduellement pour parvenir, à minuit, à une coïncidence parfaite.

Le jour du masque est un jour important dans l'année. Essentiel, même. Un jour que tout le monde attend, bien que personne n'en parle. Le jour du masque, nous nous dévêtitons de nous-mêmes. Nous n'avons plus de projets, plus de croyances, plus de valeurs, plus de mari ou de femme, plus d'enfants. Nous n'avons plus de visage.

Lorsque je mets mon masque, tout devient possible. Je me sens comme nouvellement né. Je n'ai plus de but, plus d'objectif, je vais par les rues et j'observe. La ville est transformée ; je ne reconnais personne. Il n'y a plus que des créatures monstrueuses, des extraterrestres en visite, des géants et des nains, des têtes sans corps et des yétis sans visage.

Alors, je commence à ressentir des émotions nouvelles. Des élans qui ne m'appartiennent pas. Je me dis que, peut-être, l'oiseau rouge me les envoie.

L'impulsion me prend de chiper le skate-board d'un yéti poilu ; je dévale la rue à toute allure, avec une adresse incroyable. Je me grise de vitesse, je ne ressens pas la peur. Je rentre dans une boîte de nuit qu'en temps normal, quand je la dépasse pour aller au travail, j'observe avec dédain. Elle est noire de masques qui se déhanchent sur une musique assourdissante. Cela me plaît.

Je vogue dans la foule, tressaute au rythme des basses, passe ma main sur des fesses, sous des vêtements. Je sens d'autres mains palper mon corps d'oiseau rouge vif. Ce corps me semble étranger et proche à la fois. La métamorphose est en route.

Dans la boîte de nuit je fais connaissance avec d'autres oiseaux. Il y a là un dindon, un pigeon et un héron. Une mouche se joint à notre petite bande, arguant que ses ailes la rendent digne de notre groupe volatile. Nous ressortons dans les rues ouvertes sur la nuit et nous nous dirigeons vers les immeubles hauts. Nous forçons les portes, nous courons dans les escaliers, nous débouchons sur les toits éclairés par la lune. Nous n'avons aucune peur du vide. Il est minuit, la coïncidence est à son comble. Nous sommes des oiseaux, et nous nous envolons.

Le jour du masque, toute la ville est en liesse. Il y a bien quelques touristes éberlués, ou même quelques morts, parfois. Certains masques prennent des risques ou se laissent aller à des élans violents.

Après tout, nous sommes un anonyme amas de monstres. Mais c'est assez minime.

Le jour du masque laisse sa place à l'incohérence pour que le reste du temps, il soit plus léger de coïncider avec nos choix. Le reste de l'année, parfois je pense au jour du masque. Je renvoie vers lui certaines choses, certaines envies... Les idées qui ne correspondent pas à qui je suis.

Le jour du masque, nous sommes des oiseaux et nous nous envolons, comme des pensées libres.



## L'Envoilée Belle

### Les cachettes envoilées

Le voile se dévoile dans mes souvenirs les plus fous. Ceux de mon enfance où maman était si belle avec ses cheveux noirs comme ceux de Pocahontas. Ses cheveux étaient là tantôt cachés, tantôt vivants, soyeux et brillants. Les cheveux de maman étaient noirs, longs, et tombaient jusqu'au bas de son dos. Ils étaient lisses, à l'odeur de henné mélangée à une odeur de clous de girofle qui embaumait toute la pièce. Comme les sublimes cheveux blonds de ma Barbie qui étaient tout aussi beaux que ceux de Pocahontas, mais pas autant que ceux de maman.

Le voile se dévoile sous mes yeux ébahis quand j'observe dans le bus, le regard empli de détresse, les yeux de ce voyageur obnubilé par ce bout de tissu. Ce tissu qui a une forme, une couleur, une profondeur que nul ne peut ressentir hormis celle qui le porte dignement.

Le voile se dévoile sous les lumières, dans les chaumières de cette ville tant admirée. Où vivent des milliers d'êtres humains plus fascinants les uns que les autres. Avec leur singularité mais aussi leurs propres règles. Celles qui les définissent.

Le voile se dévoile dans mon être le plus profond où je rumine sans arrêt des pensées furtives qui traversent tout mon corps et me quittent pour se réfugier dans ce lieu mystique. Celui où il fait bon vivre, où les autres paraissent gentils et doux comme cette petite boule de douceur enveloppée trouvée un été 88 dans un couffin. Là, j'avais aperçu une belle poupée enfouie sous un petit matelas.

Le voile se dévoile dans le cœur de celle qui croit en la bonté humaine. En la belle époque, celle des années d'enfance où tout est beau sauf quand je me suis retrouvée percutée par une voiture à la sortie de l'école car je suivais ma sœur de quelques mètres.

Le voile se dévoile dans cette vie que j'affectionne particulièrement et où mes enfants sont en sécurité. Et ce, grâce à cette grâce que m'offre ce voile.

## Mara Sescu

Qui suis-je ?

Sous le gros chaperon de mes longues années  
Je porte mon cœur d'enfant.

À peine hier  
J'endossais ma panoplie d'un vrai gosse.

Qui suis-je ?  
Une montagne,  
Un brin d'herbe,  
Une goutte.

Qu'on peut voir à l'œil nu,  
Là, en plein milieu de la lumière.



## Sandral

### Dusty Pink Lady

Un proverbe africain dit « Celui qui ne sait pas d'où il vient ne sait pas où il va. »

C'est au cours d'une marche en haute montagne, qui donne un sacré coup de balai aux âmes alourdies, qu'elle prit conscience, la tête proche des nuages, qu'il était temps pour elle de rouvrir le tiroir sur ses origines inconnues. Adossée aux dos des maîtres-arbres, parmi ses amies les fleurs sauvages, les eaux transparentes des rivières, ses compagnons oiseaux, elle absorbait les forces vivifiantes. Philippine, après une adolescence incendiaire, s'était quelque peu aiguisé l'esprit et apaisé les nerfs grâce au règne minéral et végétal. Elle qui se sentait éternellement à la mauvaise place et n'arrivait à s'attacher à nul lieu, ni à personne, allait enfin entamer son archéologie des profondeurs. Lorsqu'on ne peut pas grimper dans son arbre familial, il est peut-être nécessaire de descendre au fond de sa grotte intérieure.

De sa famille africaine, elle ne connaissait quasi rien, à peine quelques bribes nébuleuses. Cela la turlupinait et la faisait même grincer comme une vieille porte certaines nuits. Une plante sans racines ne tient pas longtemps debout. Deux choses au moins étaient en sa possession : elle avait pris connaissance de son lieu de provenance et rencontré deux personnes, Barbara et Stéphane, qui avaient connu de près sa véritable grand-mère et son père.

C'est par texto qu'on la prévint de la mort de Barbara, par un doux soir d'été. Elle était alors dans une maison totalement isolée au beau milieu des champs et des prairies, sans voiture, avec comme unique voisinage des vaches, des moutons et une ferme habitée par une vieille veuve. Philippine, en toute quiétude, pratiquait l'aquarelle et la marche et veillait sur une petite armée de chats dans une ancienne école transformée en charmante maison.

Les mots funestes qui s'affichèrent ce soir-là sur son téléphone lui firent frissonner l'échine : « Triste nouvelle, Barbara est décédée hier... Une chute. » « Tu n'es pas obligée de venir aux funérailles vendredi prochain » fut le second message.

Philippine ne pouvait pas bouger de là sans moyen de locomotion, elle appela son seul et unique joker pour lui demander un service urgent, une femme de ménage dans un village voisin, femme grenouille si insupportable que c'était bien en extrême péril que l'on se soumettait à devoir l'appeler. Le répondeur de celle-ci lui annonça, non sans soulagement, qu'elle était elle-même en vacances dans un lointain marécage.

Barbara était cette femme qui lui tenait lieu de famille, elle comptait à ses yeux surtout par le fait qu'elle gardait en elle les secrets bien scellés de ses origines.

Philippine dut se résoudre à ne pas pouvoir assister aux obsèques de cette « soi-disant-grand-mère Barbara ». Elle n'y avait peut-être pas sa place. Elle chercha alors par quel moyen du bord lui rendre hommage dans une forme de rituel ancestral imaginaire fait de pierres, de plumes, de feu, d'écorces, de rayons lunaires et de chants. Tant pis pour le christianisme bigot de la défunte dame.

Issue de la haute aristocratie, elle était la dernière d'une longue descendance, une sorte de légataire d'un autre monde au bord de l'extinction. Maniée, élégante jusqu'au bout des ongles, Barbara déplaçait son corps longiforme avec langueur, faisant cliquer ses éternels longs colliers de perles, cachait sa bouche pour rire, colorait ses joues d'une touche rose fuchsia et maquillait mal ses lèvres, toujours un peu à côté. Un flamand rose ou une cigogne noire ou encore une mante

religieuse verte selon sa garde-robe journalière. Elle sirotait du thé à longueur de temps dans une vaisselle magnifique, se servait d'une pince à sucre avec des pattes d'oiseau et buvait du sherry devant les invités, bref, tout chez elle était aussi délicat que les roses grimpantes qui ornaient la Villa.

Deux semaines après ce malheureux texto, Philippine se retrouva, dans ce jardin des roses de la Villa cossue appartenant à Barbara et son défunt mari ainsi que toutes ses progénitures qui n'avaient jamais cherché à la connaître. En ces lieux, qui l'impressionnaient tant, elle observa les fenêtres aux rideaux mi-clos en tissu vert imprimé lierre de cette maison aux aspects de vieux manoir, abritant cette dynastie disparue qui s'y était succédé, parmi ses murs recouverts de curieux bibelots et de tableaux. Barbara était fière de dire à tout-va : « Je suis née sur la table de la cuisine, tu sais, comme ma mère et sans doute ma grand-mère ! » Qu'allait devenir cette table sacrée à présent ? Aux encombrants ?

Philippine se souvint alors de ses rares après-midis dans la demeure toute parfumée de cette odeur particulière d'histoires, d'antiquités et de poussières séculaires, encerclée d'arbres et de rosiers. Attablés tous trois, Barbara et Stéphane et elle, autour d'un thé anglais ou d'un plat africain préparé avec nostalgie par ces anciens coloniaux du Congo belge qui aimaient ressasser leurs souvenirs glorieux de brousses, de plantations de cafés, de chasses aux buffles, et de joyeuses surprises parties. Elle les écoutait comme une gosse qui écoute une histoire avant de s'endormir. Ils lui transmettaient des bribes d'un lointain pays mystérieux aussi étincelant qu'un conte de fée, et ces mots extrêmement précieux à ses yeux reconstruisaient secrètement, bout à bout, le trou béant de son identité perdue, tissaient fil par fil son pays, son Afrique à elle dont un sort l'avait arrachée sans promesse de retour. Mais à peine osait-elle bredouiller des questions sur sa famille d'origine que les voix se taisaient ou changeaient de sujet.

Quelqu'un soudain fut pris d'une quinte de toux et Philippine revint à

elle parmi ces inconnus en demi-cercle au jardin qui s'efforçaient de paraître attristés. On ouvrit l'urne funéraire pour verser solennellement quelques cendres de celle-ci sous les jolis rosiers de Barbara... Une femme se moucha de chagrin. Aussitôt, toute la troupe s'ébranla en direction du cimetière, au Jardin des souvenirs, pour épandre un autre tiers de cendres de Barbara, là où, quarante ans plus tôt, on avait enterré son dernier fils encore adolescent dont les photos recouvraient chaque mur de la maison. Le tiers de cendres restant fut réservé à un port de Bretagne où elle avait vécu avec son mari passionné de voile.

Aux côtés de ces inconnus, croisés très peu de fois dans le passé, Philippine se sentit très seule dans ce cimetière glacial. Elle analysa d'un bref regard l'essence et les parfums des arbres présents. Personne ne lui parla plus de cinq minutes et ce, pour exprimer une douce plaisanterie, obligatoire pas de côté lorsqu'on est mal à l'aise dans certaines situations trop lourdes de silences.

En sortant du cimetière, elle se rappela subrepticement ses visites enfant à la Villa des roses. Elle se tenait à distance des adultes et préférait passer son temps en observatrice muette d'objets étranges dans une grande vitrine et du très vieux cocker roux puant la momie qu'elle n'osait approcher. Puis il y avait cette très vieille dame voûtée aux allures de sorcière, au visage recouvert de verrues, vivant cloîtrée dans la cuisine, son fief perché en haut de trois marches d'escalier grinçantes, où nul n'était admis sous peine de son courroux légendaire. Philippine était persuadée que cette hideuse cuisinière en chef était la gouvernante de la maisonnée. Barbara lui avoua bien plus tard en riant aux éclats qu'il s'agissait de sa propre mère. Lorsque celle-ci disparut des lieux domestiques, Philippine, du haut de ses cinq ans, s'était persuadée qu'elle s'était fait dévorer tout cru par l'antre maléfique des fourneaux avec son chien pestilentiel et que c'était une bonne chose. Ils y avaient rejoint tout naturellement l'Au-delà ou l'Enfer.

Il faisait froid et pluvieux, temps habituel pour un 'enterrement'. Les parapluies s'ouvrirent. Elle n'avait pas pris le sien. Cette femme dans

cette urne affectionnait Philippine et c'était, depuis quelques années, réciproque. Mais personne dans l'assemblée n'était au courant de leurs fréquents échanges téléphoniques teintés de fortes émotions lors de la pandémie. Elles regrettaient tellement de ne pas s'être connues davantage. À la fin de cette sale peste de virus, elles se promettaient de se rapprocher. Il était trop tard à présent.

Ils avaient insisté pendant sa petite enfance qu'elle l'appelle « Grand-Maman » mais cette dénomination lui écorchait la langue. Non, ce n'était pas sa vraie grand-mère. Elle était bien trop blanche et Philippine n'avait fait sa véritable connaissance que sur le tard.

Sa mère, elle-même décédée, avait connu son père le temps d'une amourette et avait tant dit de mal de Barbara et Stéphane, son mari, que Philippine n'avait jamais osé reprendre contact avec eux après ses 6 ans, ni à la suite d'une brève entrevue à ses 16 ans. Elle n'osait revendiquer ses envies d'écouter encore et encore des histoires du pays lointain d'où elle venait et dont elle ne savait rien. En les traitant de misérables colons, héritiers des esclavagistes à la chicotte facile, pétris de mépris raciste, sa mère avait érigé une barrière invisible entre eux et sa fille. Philippine ne revint à la Villa qu'une fois qu'elle fut elle-même mère pour leur présenter son fils, puis elle intensifia ses visites aux derniers jours de Stéphane.

La cérémonie s'arrêta là. Un point final au Jardin des souvenirs.

Ce jour-là, histoires, secrets de familles, non-dits et questions taraudantes sur ses origines s'en étaient allés en fumée sous de grands cèdres aux allures de derviches tourneurs. Les Pom-pom Girls des azalées balançaient légèrement. Un escadron d'oiseaux entonna un chant lugubre non loin. Un paquebot blanc passa sur l'horizon.

Sa grand-mère et son père congolais resteront à jamais énigmatiques. Les abandons, les sacrifices, les violences à jamais scellées de silence dans un décor de chrétienté et une famille de colons blancs comme neige au beau milieu des tombes et des parterres de fleurs artificielles.

L'assemblée s'immobilisa sur le parking. Ils se saluèrent tous et toutes chaleureusement, comme une vraie famille, unie temporairement par la mort et la peine, échangèrent leurs numéros de téléphone pour pouvoir se souhaiter tous, une fois l'an, de bons vœux, des Merry Christmas, des joyeux anniversaires pleins de cœurs, de verres de champagne qui s'entrechoquent et de baisers virtuels jusqu'à la fin des temps...

Elle était parvenue, juste avant un claquement de portière, à questionner un jeune homme sur les circonstances de la mort de Barbara. Elle apprit qu'elle avait 89 ans car Barbara avait toujours dissimulé son âge, si impeccablement tirée à quatre épingles, dans un look à la fois classique teinté des seventies. Impossible d'estimer celui-ci, elle n'avait pas de rides, sauf quelques ridules quand elle souriait. Philippine admirait sa coquetterie « So British » et ne l'interrogea jamais à ce sujet.

Ce jeune homme lui confia également que c'est aussi par coquetterie que Barbara garda la tête haute et nia vigoureusement les faits lorsque Sofia, sa meilleure amie, qui vécut avec elle et Stéphane 25 ans durant, déclara à ses enfants qu'elle était en train de perdre la vue et qu'elle butait dans les meubles, les chambranles de portes et renversait ses boissons. Pas question pour cette Lady de consulter des médecins, ni de porter des lunettes à triple foyer et encore moins une effroyable canne blanche ! Se querellant toutes deux de plus en plus couramment, en total huis-clos dans la Villa, durant ces longs mois de confinement national, Sofia, trop éloignée à son goût de sa famille vivant au Pérou, prit l'ultime décision de sa vie de rentrer au pays. Et, comme par enchantement, cette amie de toujours disparut du jour au lendemain.

Barbara avait jusqu'ici tout ignoré du vertige de la vie en solitaire. Pendant les quelques mois qui suivirent, elle eut une crise de rhumatisme, elle qui n'avait jamais été malade, parcourait tout à pied dans son quartier et était encore capable, en bonne compagnie, de quelques escapades en train à la mer du Nord.

Atteinte de cécité, isolée dans sa Villa, chaque jour se transforma en véritable danger ; celui-ci arriva rapidement, Barbara fit une chute de tout en haut de la dernière marche de l'escalier.

Les voitures démarrèrent, Philippine déclina les invitations et préféra rentrer à pied en traversant les bois pour raconter ses peines aux arbres et aux corneilles.

Triste nouvelle et triste fin par coquetterie pour cette semi-grand-mère « Dusty Pink Lady », la seule femme qui connaissait les origines de Philippine et n'en dit rien.



## Martine Combe

Parfois en voyage...

Parfois en voyage me vient l'envie de me cacher ou de me déguiser pour me fondre dans l'univers que je découvre. Mais ceci ne serait qu'un leurre.

Je dois assumer ce que je suis: étrangère, touriste, privilégiée.

*Where are you from?*

*Madame, la Médina, c'est là bas.*

Dire merci et passer mon chemin en ignorant les faux conseils! Me cacher dans mes pensées pour mieux m'ouvrir à celles et ceux aussi avides d'échanges sans déguisements que je le suis. Parfois en voyage...



## Isaline Lefebvre

### Ciel déverse

Des cachettes, des oubliettes  
De la paresse, des quiproquos, de la tristesse, du manque de mots

Ciel déverse, avec ivresse  
Les gouttes, unies, se rencontrent. Et tombent

Ciel déverse, négligemment  
Des jugements, des regards, des silences, de l'espoir

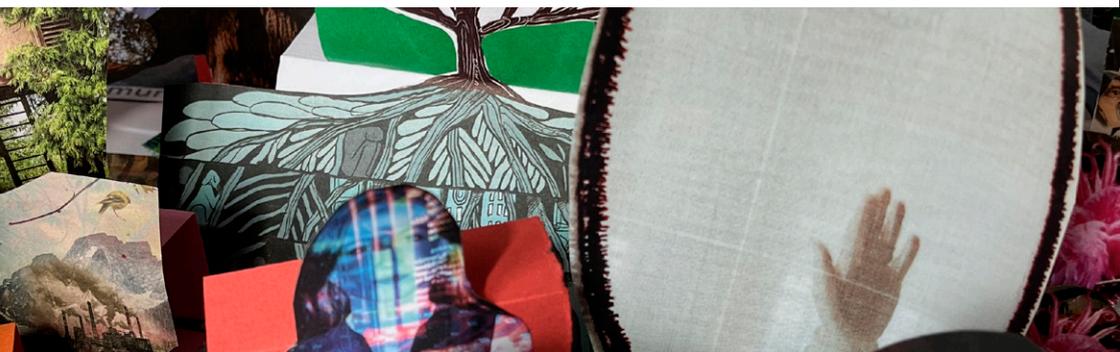
Ciel déverse, plus fort encore  
Les badauds sont nus. Perdus

J'ai froid  
Froideur printanière

### Ciel déverse

Des cachettes, des oubliettes

Ciel déverse, les gouttes ne cessent



## Marie Foto

### Le cri de l'arbre

Je regarde par la fenêtre. Au milieu de l'avenue, deux grands érables se dressent fièrement. Leurs branches, lourdes de feuilles, se soulèvent et retombent au gré du vent. Les feuilles gémissent et se tordent, l'écorce craque, crie, comme si elle portait le poids de millénaires. Dans une danse frénétique, elles bruissent et se froissent, rappelant le son de milliers de murmures effrayés.

Le vent arrive en rafales, tambour battant, emportant avec lui des objets identifiables qui tournoient et voltigent dans un nuage de poussière, obscurcissant l'horizon. Poussés avec force, les objets indésirables sont arrachés et projetés bruyamment dans toutes les directions, créant un vacarme assourdissant et un désordre déroutant. Ce défilé chaotique avance à grands pas, droit sur le premier érable, paisible et vieux de plus de soixante ans, planté jadis à la demande de la voisine.

Soudain, avec une violence impitoyable, le vent s'abat sur l'arbre, pliant et déployant ses branches robustes. Les feuilles d'un vert éclatant frémissent, s'entrechoquent, produisant un murmure continu qui résonne dans l'air. Chaque rafale est une épreuve, un combat silencieux entre la fureur du vent et la force tranquille de l'arbre. Le vent s'infiltré sournoisement, d'abord doucement, puis avec plus de force, raclant la surface des feuilles, les pénétrant profondément, les arrachant une à une.

Les feuilles tremblent, effrayées, blessées, leur sève verte coule le long des branches comme un sang épais. Le vent, insatiable, gonflé d'une vigueur excessive, projette des branches en éclats vers le ciel. Les plus fines se courbent gracieusement sous sa pression, tandis que les plus épaisses résistent stoïquement... mais pour combien de temps encore ?

Sous l'insistance du vent, les branches se tordent, craquent, se fracturent. Elles crient de douleur et saignent de sève, certaines se détachent, emportant avec elles des feuilles déchirées ou brisées, condamnées à ne plus jamais vivre.

Le vacarme se poursuit, assourdissant, tandis que le premier érable, autrefois solide, s'incline face à la puissance destructrice du vent. Des oiseaux apeurés s'échappent, poussant des cris perçants. Les branches se battent les unes contre les autres, les feuilles se referment, formant une hutte fragile, comme pour se protéger.

Pourtant, l'arbre, immense avec ses milliers de feuilles, tient encore, résiste. Mais le vent n'a plus de patience. Il redouble d'ingéniosité, soufflant d'abord doucement entre les feuilles pour les séparer, puis augmentant sa cadence, il s'insinue entre elles, les arrache sans pitié. Le vent s'énerve, enrage même, déploie toute sa force pour soumettre l'arbre. Les branches se soulèvent, sont projetées de haut en bas, secouées dans un ballet frénétique, avant de retomber lourdement.

Sous la pression incessante, les branches craquent, certaines se cassent, les feuilles sont projetées en éclats, déchirées et éparpillées partout. Le vent, furieux, crée un gouffre où tout est aspiré et projeté, les branches éclatées semblent disparaître dans le tourbillon du chaos.

Le secret caché de l'arbre

Une petite pluie tombe et nettoie les souillures laissées par l'orage. Je décide de quitter mon poste d'observation pour aller chercher une boisson. À mon retour, je vois sous la lumière changeante du jour, l'arbre épuré et dégarni, qui dévoile avec aisance ses dessous. Le vent, dans sa danse légère, ne fait que passer, laissant derrière lui une trainée de misères suspendues aux branches. L'arbre, tel un vieux sage, recueille ces morceaux de vie abandonnés, les tissus colorés accrochés comme des guirlandes fanées, déchirées par le temps, ou peut-être par quelque chose de plus profond.

Mais ce que l'œil ne voit pas, ce sont les histoires que l'arbre cache

dans ses branches. À première vue, on y voit des morceaux de plastique rouge et jaune, des canettes tordues, des voiles déchirés. Cependant, chacun de ces objets raconte un secret. Des bribes de conversations passées, des aveux jetés en l'air et attrapés par les branches comme des confessions. Ici, une écharpe oubliée d'un amant reparti précipitamment sans au revoir, là, un morceau de plastique portant les traces d'un doigt fébrile qui tremblait, peut-être lors d'un acte qu'il fallait dissimuler.

Les rayons du soleil, eux, jouent sur l'écorce de l'arbre, pénètrent à travers les fissures comme pour éclairer ce qui reste encore caché. Ils ne révèlent pas tout, mais laissent deviner l'existence de souffrances profondes. Les feuilles, en vibrant au souffle léger du vent, chuchotent des histoires que seuls les plus attentifs peuvent entendre : des promesses non tenues, des peurs dissimulées, des souvenirs enfouis.

À la base de l'arbre, les racines plongent dans la terre, profondément ancrées, là où le secret ultime repose. Un trou sombre, vaste, entouré de dalles de béton soigneusement placées, comme pour empêcher quiconque de s'approcher trop près. Ce trou, noir comme la nuit, semble sans fond. Mais que cache-t-il vraiment ? Ce n'est pas un simple creux, mais peut-être une porte vers quelque chose d'invisible, un passage gardé par l'arbre lui-même, témoin de toutes les vies qui l'entourent. Ou encore un passage vers le sous-sol de l'église proche où reposent des tombes de défunts inconnus. Personne n'ose y regarder de trop près, de peur de voir ce qui ne devrait pas être vu.

Les passants, quant à eux, sont aveugles à ces spectacles mystérieux. Les adultes viennent observer l'arbre mais ils ne voient que les branches cassées, les feuilles mortes, les traces d'un vent destructeur. Ils ne perçoivent pas les cicatrices plus anciennes, les marques laissées par des mains humaines, des griffes peut-être, ou des objets qui y ont été enterrés. Pourtant, l'arbre en garde la mémoire dans ses veines de sève, chaque entaille est une blessure, chaque branche cassée une parole oubliée.

Un homme, seul, s'approche de l'arbre. Il le touche, l'entoure de ses bras, son oreille pressée contre le tronc, comme pour écouter le battement du son cœur. Peut-être entend-il les secrets que l'arbre cache ? Après un moment, il se détache, tapote doucement l'écorce, comme pour le rassurer. « Tu tiendras encore », semble-t-il dire. « Ton cœur est fort. ». Mais sait-il vraiment ce que l'arbre murmure au fond de lui ?

En dessous, à terre, des feuilles mortes et des écorces éparpillées mais aussi des objets oubliés, des secrets que le vent et le temps n'ont pas pu emporter. Des mégots de cigarettes, des canettes vides mais remplies d'objets illicites, des seringues dissimulées parfois sans leur capuchon. Tout semble anodin et, pourtant, ces objets racontent une autre histoire : celle des âmes tourmentées qui viennent se réfugier sous les branches de l'arbre, fuyant quelque chose de plus grand, de plus fort qu'eux. Des hommes seuls ou des jeunes perdus se partagent un joint. Des amoureux déçus cachent leur chagrin mais oublient des mouchoirs. Tous laissent une trace, un fragment de leur vie, comme un secret confié à l'arbre.

Et puis, il y a ce voisin, que j'aperçois de l'autre côté de la rue. Lui aussi semble avoir quelque chose à cacher sinon pourquoi semble-t-il aux aguets et nerveux ? Chaque sac qu'il traîne, chaque regard qu'il lance autour de lui, donne à penser qu'il dissimule quelque chose de louche. Lorsqu'il passe à l'action, traînant un tapis lourd dans lequel semble être dissimulé quelque chose de plus volumineux, de plus sinistre, d'où s'échappe un liquide couleur sang, alerte tous les observateurs. Mais le secret ne durera pas. Un chien errant assoiffé lèche rapidement toutes les traces incriminées, effaçant toute preuve, tout comme le vent a effacé les traces sur l'arbre.

Ainsi, l'arbre continue de vivre, porteur de ces mystères, gardien silencieux des secrets enfouis. Il s'élève toujours, malgré les cicatrices, les branches brisées, et les feuilles mortes. Car même si les passants ne le savent pas, l'arbre sait. Il sait tout ce qui se passe autour de lui, sous ses branches, dans ses racines. Et pour ceux qui s'approchent suffi-

samment près, peut-être qu'un jour, l'arbre dévoilera son plus grand secret.

Les faisceaux de lumière qui traversent les branches de l'arbre apportent une magie silencieuse à la scène. Au moment où le ciel s'éclaircit, les rayons du soleil percent les nuages, descendent comme des doigts dorés pour atteindre l'arbre en contrebas. Dès qu'ils touchent les feuilles, un spectacle délicat commence.

Les feuilles, encore légèrement secouées par le vent, se mettent à danser sous l'effet de la lumière, comme si chaque rayon les animait d'une énergie propre. Certaines feuilles captent la lumière directement, deviennent presque translucides, tandis que d'autres se cachent dans l'ombre, se fondent dans l'arbre. Le contraste crée un jeu d'ombres et de lumières mouvant, une danse fluide, tantôt rapide, tantôt lente, selon les caprices du vent.

Parfois, le faisceau frappe un espace vide, une trouée dans les branches, et la lumière se projette au sol, formant des motifs mouvants, presque hypnotiques. La lumière vacille, chahutée par le vent qui secoue les branches, créant des éclats brillants qui traversent la scène, comme si l'arbre scintillait de l'intérieur. À chaque souffle, les feuilles s'animent et virevoltent, tantôt avec grâce, tantôt dans une frénésie lumineuse.

Chaque rayon de lumière semble une invitation pour les feuilles à participer à une valse subtile. Certaines feuilles se laissent emporter dans des mouvements doux, ondulent sous le passage de la lumière comme des danseurs élégants glissent sur une piste. D'autres, prises dans des rafales plus brusques, se balancent vivement, créant des éclats de lumière qui clignent brièvement avant de disparaître.

C'est un spectacle vivant et éphémère, une chorégraphie imprévisible dictée par la nature, où l'arbre et la lumière s'allient pour offrir un moment de beauté fragile. Chaque éclat de lumière, chaque mouvement des feuilles, semble raconter une histoire silencieuse, où l'harmonie règne entre le ciel, la terre, et cet arbre, centre d'un ballet lumineux.

## Yasmine

Au bout de ma rue

C'est l'automne.

Sous la pluie, le bruit régulier des voitures.

De chaque côté du boulevard, de grands platanes nus,

À leur pied, des feuilles jaunes, brunes, par centaines.

Il fait déjà obscur.

Non loin de là, quelques buissons épais.

Au sol, une petite flamme vacille, quelques fleurs, une pancarte :

« *Hier est mort, ici, un sans-abri.* »

Quelques jours plus tard,

Là, au même endroit, sac poubelle, canette, papier jonché au sol.



## Alice Jaspert

### L'armoire à dévidoirs

C'était le début de l'automne. Il avait appris à reconnaître l'arrivée de la saison par le feu qui s'empare des feuilles dans les arbres et la lumière qui se fait plus paresseuse, préférant commencer la journée de plus en plus tard et la terminer de plus en plus tôt.

Dans son pays, le soleil était plus fidèle, se levant et se couchant aux mêmes heures toute l'année. Là-bas, il n'y avait pas non plus cette étrange sensation thermique qui semble chercher à vous mettre en garde quant à l'arrivée prochaine de l'hiver. Il sait maintenant que cette sensation, qui vous fait friser les cheveux et frissonner les os, s'appelle « humidité » et que c'est une spécialité d'ici. Il a aussi appris qu'en début d'automne, humidité rime inmanquablement avec pluie et vent plus fréquents, en arrière-plan tannant ou en devenant tempêtes, certains jours, sans crier gare.

Tempête, comme l'autre soir. Le soir où il avait dû se résigner à quitter précipitamment sa cachette au pied du grand arbre. Il savait bien que les jours étaient comptés car les feuilles commençaient à tomber et la brume s'intensifiait chaque matin. Mais il repoussait l'idée du changement saisonnier forcé. Sous le grand arbre, il se sentait plus en sécurité, à l'abri des regards, à l'abri des ennuis inhérents à son quotidien de survie.

Ce soir-là, sous le grand arbre, il n'avait pas senti la tempête arriver. Ou peut-être avait-il préféré ignorer les signes annonciateurs. Pris de court, il avait rassemblé ce qu'il pouvait dans son grand sac bleu. Mais il n'avait pas eu le temps de ramasser les canettes bues trop vite les derniers soirs, et encore moins les seringues utilisées pour ses dernières injections. L'image des aiguilles laissées sans surveillance sous le grand arbre le taraudait. Certainement parce que le manque

commençait à se faire sentir mais aussi parce qu'il pensait aux risques que ces crocs venimeux pouvaient représenter pour les enfants du quartier.

Ce soir-là, dans la hâte du départ précipité, il n'avait pas eu le temps de s'en préoccuper, tout comme il avait dû se résoudre à laisser s'envoler l'écharpe rouge, son écharpe rouge. Et avec elle, laisser s'étioler toujours un peu plus les souvenirs de son arrivée ici, près de cinq ans auparavant.

Ce soir-là, sa priorité avait été de se mettre à l'abri et de renouer avec ses réflexes des saisons dures, toujours plus dures. Il essayait de se convaincre qu'il faisait un peu comme les gens d'ici qui ont un foyer et échangent, dans leurs armoires, les vêtements d'été avec ceux d'hiver ; il lui faudrait « juste » échanger le grand arbre avec la bouche de métro. Il essayait de se rassurer en se souvenant que comme pour les saisons, il pouvait compter sur ses repères pour trouver un semblant de chaleur et de calme, de quoi se reposer quelques heures.

Ce soir-là, il était entré dans la bouche du métro et il avait commencé par chercher l'armoire à dévidoirs pour y cacher le grand sac bleu, sous la protection de la lance d'incendie, le temps de reprendre ses marques. « Armoire à dévidoirs », il avait appris ce nom parce qu'un agent de sécurité lui avait dit que c'était « interdit d'y mettre son bazar. »

Dans son pays, il n'y avait pas ce genre d'armoires. Du moins, il ne s'en souvenait pas. Peut-être parce que là-bas, il avait un toit, fait d'une fragile tôle ondulée, mais un toit, une famille en-dessous et encore un peu d'espoir. L'espoir d'une habitation « en dur », l'espoir d'un travail qui lui permettrait de prendre soin de ses enfants, l'espoir de réveils sans angoisse, l'espoir d'un quotidien où il n'aurait plus à retenir ses

mots ou à cacher, et même à travestir ses pensées... et à obliger ses enfants à faire de même.

Aujourd'hui, il cherche une armoire à dévidoirs pour y mettre son grand sac bleu en journée, pour pouvoir rester en mouvement plus facilement et tendre la main plus discrètement, sans trop déranger. Aujourd'hui, il cherche un petit coin pour dormir un peu la nuit, à l'abri des courants d'air, des contrôles et des bagarres. Aujourd'hui, il cherche la distribution des bénévoles pour recevoir un peu de soupe et entrevoir un peu d'humanité. Aujourd'hui, il cherche sa dose quotidienne, même s'il sait qu'elle risque de le rendre triste, et de rendre son regard menaçant, parce que c'est sa seule échappatoire.

Aujourd'hui, il n'a plus d'espoir.

*Hommage aux personnes, de plus en plus nombreuses, qui doivent se cacher dans le métro pour tenter de survivre, dans l'indifférence et la peur des passant·e·s.*

*Hommage aux personnes, de plus en plus nombreuses, qui doivent se cacher dans le métro pour mourir à petit feu alors qu'elles rêvaient d'une vie meilleure, dans le mépris et la récupération des personnes de pouvoir.*

*Désaveu de ces personnes de pouvoir, de plus en plus nombreuses, qui oublient que leur chance est avant tout due au hasard ; le hasard d'être nées du bon côté.*

*Désaveu de ces personnes de pouvoir, de plus en plus nombreuses, qui ne voient pas, et ne veulent pas entendre, que nous ferions tellement mieux de partager cette chance due au hasard pour construire un monde d'espoir, ici comme là-bas.*



## Idrissi Fatiha

### Consentir au mystère

C'était le jour de la répétition tutti...

Après les répétitions des sections instrumentales où chaque ensemble jouait ses partitions à part, arriva enfin le jour où l'on devait découvrir l'œuvre entière.

L'enthousiasme et l'excitation se lisaient sur les visages à commencer par le chef d'orchestre qui avait l'air ravi de gérer une belle brochette de prodiges. Cependant, certains musiciens chuchotaient entre eux avec une perplexité apparente...

Le premier violon s'installa pour commencer son solo, il savait qu'il était le capitaine de l'équipe. Toujours expressif, précis, charismatique et techniquement irréprochable, il avait été admiré par toute une génération de violonistes en herbe, applaudi dans les grandes salles du monde sous la direction des chefs d'orchestre les plus célèbres. Mais il se sentit particulièrement mal à l'aise cette fois-ci...

En fait, pendant ses répétitions précédentes, quelque chose d'étrange survint. Ce fut tellement étrange qu'il ne put se l'expliquer. Une petite note se faufila dans ses morceaux, elle était étrangère à la mélodie et ne figurait nulle part sur ses partitions. Le soliste dut répéter de manière quasi obsessionnelle ses solos, les divisa en portées, qu'il fragmenta ensuite en mesures séparées qu'il répéta frénétiquement pendant de longues semaines, sans jamais parvenir à repérer l'intrus. Pourtant, au début de l'une des mesures, son oreille capta une espèce de note qu'il situa entre le Fa# et le Sol, mais qui n'était ni l'une ni l'autre. À la fin d'une autre mesure il l'identifia comme un Si ou...un Do? ou... les deux ? Aucune des deux !

Au bout de toutes ces répétitions éreintantes, le soliste cessa de chercher car il comprit que la nature éphémère de cette note l'empêchait de la saisir. D'ailleurs il n'était même pas sûr qu'il s'agissait bien d'une note. Il avait plutôt l'impression que c'était un son ou un air venu d'ailleurs, d'origine lointaine, ancestrale ou même céleste, mais incompréhensible certes pour l'homme qu'il était.

Sous les regards attentifs de ses confrères, le violoniste prit un bon souffle, mais à peine eut-il entamé son solo que le chef d'orchestre le stoppa net et l'invita à s'expliquer sur cette amorce étrange. Le soliste bredouilla un récit confus sur ce qu'il avait vécu lors de ses répétitions, mais le chef d'orchestre demeura sceptique, allant jusqu'à émettre un sérieux doute sur la lucidité de son violoniste. Il finit par l'inviter à faire une pause et prendre une profonde respiration.

Les autres sections jouèrent à leur tour leurs partitions et la même chose se produisit sous le regard intrigué du chef d'orchestre. Les langues se délièrent et tous confirmèrent la version du soliste. Il semblerait qu'une note éphémère ou un son se promenait librement sur tous les instruments, mais personne n'osait en parler. Les clarinettes et les flûtes n'y avaient pas échappé, au même titre que le pianiste qui entendait un son étrange, mais étrangement beau et riche à chaque fois qu'il jouait ses accords.

Des hypothèses de tout genre fusèrent alors, allant de celles qui tentèrent des explications scientifiques à d'autres qui arguèrent que le compositeur, pourtant décédé il y a deux siècles, serait revenu pour modifier son œuvre et lui imprimer un nouveau souffle. À l'arrivée de

l'ingénieur du son appelé à la rescousse, le brouhaha emplissait déjà la salle, mais celui-ci ne réussit pas non plus à élucider le mystère.

Malgré les avis divergents sur l'origine du son mystérieux, tous étaient d'accord sur le fait qu'il imprégnait les lieux d'une magie et d'une douceur paisibles sans pour autant altérer la nature de l'œuvre symphonique. C'était comme un air qui épousait les contours de la symphonie, un souffle qui transportait ses notes et ses mélodies pour lui conférer finalement un tout autre sens. Le chef d'orchestre décida d'accepter cette perception des choses et la symphonie devint: "œuvre avec arrangement mystérieux".

Le jour du concert, tous les musiciens étaient sereins et confiants. Un sentiment d'amour et de paix traversa toute la salle invitant tout un chacun à se laisser imprégner par le mystère et le sublime. Sans chercher à les débusquer ni à les saisir, se contenter juste de les vivre.



## Yasmine

### L'hydre

Depuis des années un malaise l'habitait.

Pourquoi ? Comment ? C'était obscur.

Une masse mouvante,

Un halo de peur la ceinturait, partout, à tout moment.

Démunie de mots, d'images,

En panne de réel et d'imaginaire

Seule sans secours.

Un soir, masse au fond d'un fauteuil rouge velours,

Un cri jaillit, puissant.

D'où venait-il ?

Elle l'ignorait,

Mais là, devant elle, elle vit émerger un monstre, un monstre tentaculaire.

Il venait de ses entrailles, comme propulsé sur l'écran géant.

Instinctivement, elle se projeta vers l'arrière.

Se protéger, échapper à ce monstre, mettre de la distance,

Marcher vite, plus vite, encore plus vite, courir,

Longer les murs, être une ombre.

Une pensée l'obsédait : IL VA ME DÉTRUIRE.

Déjà une odeur, une odeur âcre de sang.

De-ci, de-là une goutte d'acide.

Vite se cacher.

Où ?

Ne pas être vue !

Disparaître,

Où ?

Qu'importe !

S'enfuir, loin, loin, sous terre,

Sous les couvertures,

Ne plus bouger, ne plus sentir, ne plus penser,

Ne plus, ne plus

Surtout, ne plus ! ...

## Marie Foto

### La mouche

Je ne regardais pas  
et sans bruit, elle est entrée,  
petite ombre dans l'air,  
la mouche, noire et pressée, aux énormes yeux.

Elle volait, imprudente,  
et imprimait des cercles d'ébène, des danses lentes,  
tranchant la lumière  
en éclats indifférents.

Je ne la regardais pas  
et pourtant elle savait  
l'art de troubler le silence  
quand rien ne devait bouger.

Elle s'est posée, enfin,  
sur la table, sur le bois,  
étrange témoin, invisible,  
d'un monde que je ne vois pas.

Avec dégoût, je la pourchasse,  
armé de l'attrape-mouche,  
l'œil dur, le geste sec, rapide et vengeur,  
une ombre qui s'abat, farouche, PLAF.

Elle fuit, elle se moque,  
décrit des cercles effrontés,  
se pose à peine, s'évapore,  
dans un ballet insensé.

Dégoûtée, je m'obstine,  
prête à l'éliminer,  
moi, géante sans clémence,  
contre un souffle ailé malpropre.

Mais elle persiste, infime,  
fragile et légère,  
fantôme de poussière,  
vivante éphémère.

Alors je m'arrête, lasse,  
le bras tombant, l'esprit vaincu,  
peut-être que, dans son vol,  
elle a plus de raison que moi.

## Isaline Lefebvre

### Cachette d'amour

Mon cœur fond comme un marshmallow au-dessus des flammes et ouvre une cachette d'amour qui m'était jusque-là inaccessible quand les commissures de tes lèvres s'entrouvrent vers tes yeux rieurs, quand tes petites mains s'agrippent autour de mon cou et que ta bouche se remplit de lait de vie, quand tes pupilles me fixent intensément et profondément avant de t'endormir, quand tes cordes vocales s'essayent à de nouveaux cris joyeux, quand je te vois regarder, fasciné, le vivant autour de toi, quand tu me souris d'un sourire d'ange en vérifiant ma présence.



## Yasmine

Comment ça ?

**Qu'as-tu ?**

Rien

**Si, tu as changé.**

C'est peut-être ma robe.

**Fais voir –**

**Elle te va bien.**

N'est-ce pas

**De qui ?**

Sida

**Tu l'as depuis longtemps ?**

Très

**Pourquoi maintenant et pas avant ?**

J'sais pas

**En tout cas, elle te va bien.**

N'est-ce pas.

C'est comme une seconde peau, je crois ne trahir en rien le couturier.

C'est rare.



## Fatiha Idrissi

### Insolences

Vendredi matin dans un atelier de formation professionnelle...

– Non mais, c'est quoi encore ce truc ? Bon sang ! Mais on veut des gens normaux ici, vous ne comprenez pas ?

– Mais monsieur, pourquoi me dites-vous cela ? répondit d'un air innocent l'étudiante que le prof pointait du doigt.

– Je m'égosille depuis le début de l'année à vous expliquer certaines évidences : on est dans un institut de formation professionnelle, ici, on vous prépare aux métiers de l'administration et, franchement, je ne pense pas que le foulard que tu as porté avant ou le... « déguisement » d'aujourd'hui te doterait d'une quelconque compétence ou d'un quelconque avantage, à moins que cela ne serve à maintenir les informations dans ton petit crâne pour qu'elles ne s'évaporent pas...

Désarçonné par le silence désapprobateur qui emplit soudainement la salle de cours, le prof, en quête d'un soutien salvateur, se tourna en ricanant vers deux autres étudiants. L'un lui lança un regard provocateur tandis que l'autre le dévisagea d'un air nonchalant en pressant le bouton de son stylo à bille.

Désespéré, le prof poursuivit :

– On t'a déjà interdit le port du foulard lors de la réunion avec la directrice dont tu sembles pourtant n'avoir gardé aucun souvenir ! Et maintenant, tu nous sors ça ?!

Le prof se tourna vers les autres filles de la classe et s'écria : Soyez normaaaaales, comme tout le monde ! C'est tout ce qu'on vous demande ! puis se retourna vers l'étudiante :

Mais dis-moi toi, pourquoi veux-tu être différente ? Qui te l'a demandé ? Tes parents, ton fiancé, ton frère, un prêcheur ?...

– Per-so-nne! martela fièrement l'étudiante. Je suis libre de faire ce que je veux de mon corps. Je suis libre de couvrir ce que je veux et de découvrir ce que je souhaite et personne n'a le droit de décider à ma place.

– Mais on a bataillé ici! On a arraché des libertés à bras-le-corps et au prix de grands sacrifices et vous, vous débarquez tout bonnement pour nous renvoyer des années-lumière en arrière!

– Mais madame, pardon, monsieur, ce n'est pas le même combat ! Il ne s'agit plus du même combat, voyons !

– Soyez comme les autres femmes et c'est tout !

– Comme qui ? Mais regardez-les! Personne ne ressemble à personne ! Et pourtant, on se ressemble toutes. Je suis comme toutes les autres, j'ai les mêmes aspirations, les mêmes rêves, les mêmes droits et les mêmes responsabilités. Et après tout, JE SUIS et je veux rester une femme libre. Tenez, regardez ! Je me suis fait tatouer le mot « liberté » sur mon poignet et personne n'a rien à dire à ce propos, même pas ma famille !

– C'est beau ! C'est de l'alphabet arabe ?

– Oui, calligraphiée... Je vais vous dire une chose, monsieur, j'ai accepté de retirer mon foulard, à contrecœur certes, car j'admets bien qu'il peut être interprété comme un signe identitaire ou religieux, mais ça ! Une perruque ! Et bleue, en plus ?!

– vous êtes audacieuse, pour ne pas dire odieuse !

Au fond de la classe, une fille filmait discrètement toute la scène avec son smartphone...

– Donc, finalement, ce n’est pas tant le foulard qui vous dérange mais plutôt ma décision assumée de couvrir mes cheveux ! Maintenant, comme vous venez de le constater, j’ai décidé de les couvrir autrement et c’est mon choix ! À moins que vous ne considériez le port d’une perruque bleue comme un signe religieux : mais alors ce serait quelle religion ?

Le prof pesta sur un ton méprisant : insolente...bleu...

– Blue insolence ! C’est bien ça, la nouvelle religion ?

Elle rit et toute la classe avec elle.

Pour mettre fin aux railleries des uns et des autres, le prof décida d’entamer son cours...

Lundi matin, plusieurs étudiantes arrivèrent en classe avec une perruque bleue. La vidéo postée sur les réseaux sociaux avait bien fait le buzz. Un rassemblement eut lieu à la pause de midi et un slogan résonna petit à petit dans la cour de l’institut :

« Blue Insolence ! Blue insolence !  
Répondre par la nonchalance,  
On couvre ou on dévoile,  
Sans interdits, on met les voiles ! »

Une semaine plus tard, les adeptes de « Blue Insolence » nommées B.Istes arrivèrent avec un « cahier de doléances » qu’elles remirent solennellement à la direction. Le maître-mot fut : « Respecter la liberté des femmes dans tous les lieux de formation. »

Ces revendications emportèrent l’adhésion d’une grande partie des étudiants tous genres confondus, une minorité s’y opposa.

Les jours suivants, la directrice assistait chaque matin, derrière la baie vitrée de son bureau, à des échanges tumultueux dans l’enceinte de l’institut. Des débats houleux confrontèrent les pro-B.Istes à leurs opposants et opposantes. D’autres convictions s’invitèrent dans les échanges, des clans se formèrent...

Quelques jours plus tard, le port de la perruque bleue fut interdit car « elle représente un signe d’engagement politique, tout signe et toute expression d’engagement politique quels qu’ils soient étant interdits par le règlement de l’institut (...). »

## Isaline Lefebvre

### Écriture automatiquement déguisée

Il était une fois un conte, un conte déguisé, déguisé en vache poilue comme un lapin.

Une drôle de vache donc qui fait un cri de lapin. Mais que fait le lapin comme cri ?

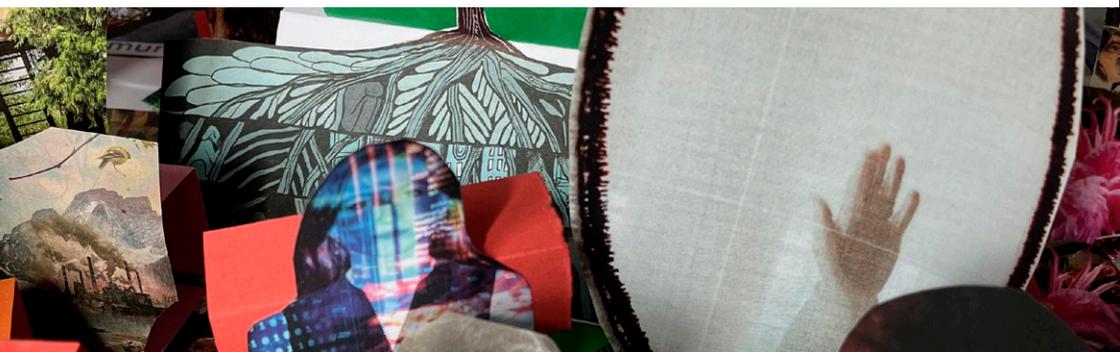
J'aurais dû dire un lapin qui fait le cri de la vache, ça aurait été plus simple. Mais non, j'ai choisi la vache poilue comme un lapin.

Ah, mais poilue, donc pas d'histoire de cri, au fait. Je me suis ridiculisée pour rien, alors, en ne sachant pas le cri du lapin. Mais est ce que quelqu'un·e connaît vraiment le cri du lapin ?

Si oui qu'il parle ou se taise à jamais. Ouille, nous voilà transbahuté·e·s au mariage judéo-chrétien maintenant. Étrange quand même de se lever ou de se taire à jamais, à le nommer, l'écrire plutôt ça me semble foutrement ridicule.

Foutrement, ça existe ça ? J'aime bien ce mot.

Bon, revenons à nos moutons enfin à nos lapins enfin non je disais donc il était une fois un conte, un conte déguisé, déguisé en vache.



## Mara Sescu

### Huile, lacet, papier

La radio hurle, la petite chambre tremble. Ils s'affairent autour de la table dénudée de sa nappe habituelle. Ils n'ont pas besoin de se regarder ; entre eux, il y a des atomes qui vibrent aux rythmes rock et qui agissent en tant que police de proximité.

– T'as pris l'huile ? Fais gaffe de ne pas tout gaspiller. Attends ! Mets-moi encore deux gouttes, s'il te plait. On en a suffisamment maintenant. Et il va en rester aussi pour les frites.

– Attends ! Pousse-toi un peu, je veux voir !

– Mais Ylan, c'est pas pour toi, c'est pour les filles.

– Je veux voir ce que ça donne sur le papier. Regarde ! Ylan met son doigt dans la mini flaque d'huile et le bouge en haut et en bas sur la feuille vierge.

Elles suivent ses mouvements. Alma n'y voit rien. Elle hausse les épaules et se tourne vers la bouteille.

– Tu as fait tout couler sur la bouteille. Elle va finir par me tomber des mains.

Lena, quant à elle, tourne ses yeux depuis les feuilles vers le visage et le sourire de son frère. Il essuie son doigt sur le papier, la bouche entrouverte, comme s'il avait fait la découverte de sa vie.

–Tiens, Ylan, il y a encore un peu si tu veux. Tu peux l'étaler sur toute la feuille. Vas-y, doucement. Tu peux le faire. Et de la hauteur de ses dix ans de plus, elle fait l'adulte, la maitresse, la maman.

Elle lui montre doucement comment verser l'huile et le laisse jouer , en reculant de deux pas pour mieux observer son petit apprenti sorcier jubiler en rapprochant les deux matières comme dans une quête pour

obtenir de l'or à partir de la boue. Pour une seconde, Ylan lui fait le plus beau sourire et puis il le cache derrière la feuille, ne laissant entrevoir que ses yeux bleus, taches de lumière et d'ombre à travers la transparence aboutie.

Alma le retient fermement par le bras :

– Où vas-tu ? Tu marches sur mes feuilles ! Arrête !

Ylan s'affranchit de ses mains et continue à s'avancer vers la fenêtre à pas attentifs mais sûrs. Il se fixe devant la fenêtre en tenant son papier comme bouclier devant ses yeux et pousse des cris de joie, penche sa tête de côté plusieurs fois en changeant l'angle du papier.

Lena et Alma le regardent, de leurs yeux rayonnant des lumières provenant de mondes différents, poussant les atomes de forces différentes vers des endroits opposés.

L'air se remplit de particules molles d'huile. À son âge, Lena a déjà vu des miracles, elle ne va plus s'émerveiller comme une gamine. Pourtant, attirée par ce qu'elle vient de voir à contre-jour devant la fenêtre, elle s'empare de la feuille et en fait de même.

Les formes que les taches prennent, leurs contours ne lui parlent pas, mais la manière dont les deux matières se combinent, oui. La transparence soudaine que le papier reçoit en contact avec l'huile la mesmérise. C'est miraculeux comment on peut percevoir ce qui est derrière les fenêtres comme des taches de lumière à travers ce nouveau matériel.

Puis, elle se tourne vers la table et superpose le papier mouillé sur le chemin de table qui lui sert de modèle. Puis, elle suit avec le crayon les traces d'ombre que le lacet crée sous la transparence. Le résultat

est moche. Ni lumière, ni beauté, ni relief. Juste des lignes de graphite entremêlées. On dirait une copie gâchée d'une belle réalité. Par après seulement, elle va suivre ces traces et va y fixer son lacet, comme une araignée sa toile. Le papier transparent va devoir être déchiré en mille morceaux afin de pouvoir libérer la chose nouvelle qui se met en œuvre.

Une répétition pour se lancer dans le vaste univers qui l'attend dehors. « Être soi-même » comme devise de vie n'existait pas à ce temps. Il lui était permis de regarder les autres et d'essayer de copier le bien qu'elle voyait en eux. Livrée à cette mission de toute une vie, comment pourrait-elle savoir qu'elle devrait d'abord déconstruire le monde pour voir son mécanisme intérieur, le comprendre et le répliquer plus tard dans un nouveau contexte ?



## Marie Foto

### Hommage à Donatienne

Dona

Tu ne viendras pas vendredi.

Non.

Tu ne viendras plus jamais les vendredis soirs.

Non.

On ne te verra plus alors?

Non.

Mais ta présence discrète et secrète, néanmoins inspirante, restera à jamais dans nos coeurs.

La mort,

Je t'ai déjà dit que s'il y avait une minuscule lumière d'espoir, tu dois passer ton chemin, ne fais pas le sale boulot qu'on te demande.

As-tu choisi la bonne solution pour Dona?

Comme veux-tu que je ne te déteste pas, la mort, si chaque fois tu m'arraches les personnes auxquelles je m'attache ?

Je ne sais pas si tu le fais exprès, mais chaque fois je perds une personne chère.

Elle était encore jeune et avait la vie devant elle.

Mais voilà, fauchée par la maladie, et ni la chance ni la science n'ont rien pu faire.



## Texte collectif

### Hommage à Donatienne Cappelle

**Don** précieux qui nous a été offert de la connaître ; heureux et heureuses de l'avoir eue sur notre chemin, créatrice de liens et de lumière.

**Océan** profond de son cœur peuplé d'hippocampes fabuleux.

**Nature** secrète tout dans le respect des autres.

**Artiste** clairvoyante à la créativité foisonnante.

**Trésor** précieux où se bousculent thés, carnets, livres, silences, crayons, récits de vie, bougies.

**Idées** ingénieuses et créatures fabuleuses sorties tout droit de son univers joyeux et espiègle, forgé par son imaginaire riche d'une intelligence douce, sensible et séduisante ; on y accède enchanté-e. par la lueur de ses yeux et la beauté de son sourire.

**Emeraude** étincelante au pouvoir d'illuminer chacun-e par sa bienveillance et de rassembler pour s'émerveiller ensemble ; précieuse lumière qui scintillera toujours dans nos cœurs et dans nos écrits.

**Nacelle** tressée de cordes que, solides et souples, tu laisses à la terre, enfants, femmes et hommes, ta joie, ton amour, ton courage.

**Nuage** frêle navigant majestueusement parmi nous pour un temps, en nous inspirant l'amour, la beauté, la bonté.

**Etoile** au regard pétillant, au sourire scintillant, à l'écriture généreuse ; nouvel astre dans le ciel.

*Avec la participation d'Isabelle De Vriendt et de Charline Rack*

Nous dédions ce recueil à Donatienne Cappelle qui nous a quittées le 28 décembre 2024.

Au sein du Collectif des Encres d'Elles, nous ne sommes pas près d'oublier Donatienne, ses grands yeux pétillants, son écoute attentive, ses conseils toujours bienveillants. Nous continuons à l'entendre nous partager ses textes, tantôt la voix grave, tantôt avec un sourire malicieux, suivant le style de texte. Car Donatienne avait une palette d'écriture dotée de 1001 couleurs allant de l'horreur des violences intrafamiliales à la magie de petites créatures cachées derrière une baignoire.

Donatienne était une grande dame aux valeurs altruistes et humanistes sans faille. Une grande dame aux connaissances érudites, tout en humilité et générosité. Une grande dame à la créativité débordante et contagieuse.

Donatienne regorgeait de propositions de partages, d'idées à s'approprier ensemble, de projets permettant de se rapprocher des un·e·s des autres et d'embellir le monde ; ce monde qui ne lui faisait pourtant pas vraiment de cadeaux.

Donatienne était également très drôle et jonglait habilement avec l'autodérision. Alors qu'elle riait volontiers d'elle-même, Donatienne ne riait jamais des autres. Jamais un mot déplacé ou méchant. Une vraie belle personne qui avait cet art si précieux de permettre aux autres de se sentir accueilli·e·s et important·e·s, d'où qu'ils viennent, où qu'ils aillent.

Chère Dona,

Ton univers créatif, tes idées lumineuses, tes écrits poétiques, tes conseils littéraires, tes encouragements, tes confidences, ta générosité et tes rires nous manquent. Mais sache que nous avons à cœur de continuer à les faire vivre, à la lueur d'une bougie et au rythme de nos stylos.

Où que tu sois, chère Dona, nous te souhaitons de trouver des cachettes bien douillettes d'où tu pourras observer les fleurs de trottoir, imaginer de chouettes petites créatures, lire tant que tu veux et écrire à n'en plus finir. Nous t'envoyons une montgolfière avec, à son bord, des papillons, des hippocampes et des souris en pyjama pour partager un bon thé -avec des chips !-, de la folie douce – du nom de ton émission préférée –, ainsi qu'« une petite patate positive » en crochet pour te rappeler « crois en toi », ... tout cela, pour pouvoir te retrouver et te raconter, comme dans tes beaux ateliers, si joliment appelés « Dona-TaVie ».

***Tes Encres d'Elles***



## Qui sont-elles ?

### **Cayetana Carrión**

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, une plume de hibou s'enroule entre les mains de Cayetana. Elle écrit sur le dos du ciel des petits récits peuplés d'étoiles de mer, de tigres fabuleux, de grandes et de petites ourses, de feuilles mortes qui crient leur peine, de coquillages épineux venus de l'autre côté du monde, des histoires de femmes et d'hommes, aux destins bizarres. Le rêve s'ouvre comme une fenêtre... et on respire.

### **Donatienne Cappelle**

Elle se nomme Donatienne, Dona ou encore Puce. Pas plus haute que trois pommes. Paradoxes en boîte et hyper (beaucoup de choses) dans la peau. Les mots, le papier, les livres sont ses compagnons de route depuis bien des années... Éclectique dans ses goûts littéraires, musicaux, artistiques, elle l'est aussi dans son écriture qui la porte souvent au-delà d'elle-même... Elle aime aller à la rencontre de... Écouter et partager. Donatienne nous a quitté·e·s le 28 décembre 2024.

### **Martine Combe**

En ce monde de collisions,  
Lorsque dans  
Ma tête,  
Mon cœur,  
Mon âme,  
Tout se fissure,  
Me reste une seule issue,  
Déposer sur le papier,  
Ces maux trop pesants.

### **L'Envoilée Belle**

Finalement qui est-elle? Celle qui écrit et change sa plume comme celle d'un paon au fil des saisons. Qui est-elle? Celle qui s'échappe à la moindre occasion pour se cacher sous son voile envoilé de douceur et d'amour à l'infini.

### **Florence Grégoire**

Pourquoi je veux écrire ? Pour exprimer les liens mystérieux entre les choses, pour communiquer à d'autres mes intuitions et mes angoisses, pour laisser une trace. Pour raconter des histoires. Car c'est ce qui nous nourrit, ce qui forme la matière de nos vies, ce qui reste quand on regarde en arrière. Alors, je cherche. J'essaie de trouver le ton, l'équilibre, la musique qui fera danser les mots.

### **Fatiha Idrissi**

Libre comme l'air.

Une brise rafraichissante, d'une douceur apaisante,  
ou une tempête puissante à l'issue déconcertante ?

Sereine et effervescente, ainsi est ma plume, ma nature changeante.

### **Alice Jaspert**

Alice est née à Bruxelles en 1980. Elle est anthropologue et docteure en criminologie. Elle a jusqu'ici consacré sa vie professionnelle à l'aide aux personnes en lien avec différentes problématiques de délinquance. Alice aspire à une société plus équitable et plus inclusive, où il fait bon de vivre ensemble. Elle est l'auteurice d'une thèse et de plusieurs publications professionnelles... malgré un sacré syndrome de la page blanche souvent source de souffrance et d'insomnies.

Les Encres d'Elles 2022-23 est le premier parcours d'écriture auquel elle a participé. Grâce à la bienveillance et la générosité des membres du collectif, Alice a retrouvé le goût d'écrire pour le plaisir. Dans ses textes, elle s'inspire de ce qu'elle ressent et des ressources qui l'entourent. Elle aime particulièrement la nature, les petites merveilles animales et végétales, de même que les rencontres humaines et la magie qui peut en résulter.

### **Isaline Lefebvre**

Passionnée par les lettres, les livres, l'humain, les dynamiques collectives, c'est avec joie qu'Isaline a participé à son second parcours avec le Collectif Des Encres d'Elles sur le thème des choses cachées entourée de femmes puissantes. Logopède de formation et spécialisée dans le langage écrit sous toutes ses formes, elle est sensible aux traces écrites du vivant et encourage cela du mieux qu'elle peut autour d'elle.

### **Sandra**

L'écriture, pour moi, c'est jongler avec des mots, des émois, des maux et des sonorités. Depuis l'enfance, elle me tient lieu de fil d'Ariane pour avancer vers l'horizon ou vers l'origine. L'écriture m'apporte des ailes, ailes de papiers pour échapper à la pesanteur. Et ça tourne et ça tanguent ! Contes, chants, traces, cabrioles. Et ça berce. Rêveries, divagations, murmures, confessions. Et ça claque aussi parfois en coups de gueules et coups de poings.

### **Mara Sescu**

En grandissant nourrie avec les histoires de ses grands-parents, pour Mara, écrire est devenu à la fois un lieu de travail et une plaine de jeu. Ceci est sa première expérience au sein d'un collectif d'écriture.

### **Marie Foto**

À sa naissance, elle n'avait ni nom ni prénom, juste un surnom. À l'âge de 6 ans, alors qu'elle allait rentrer à l'école, il a fallu lui trouver une identification officielle donc, on lui a cherché un nom et un prénom. Mais au lieu de faire simple, de lui donner le nom de famille de son père facile à écrire et qui a une signification, ils ont trouvé que c'était mieux de l'appeler Sudila. Comme prénom, elle aurait voulu s'appeler Marie Ghislain, ou Marie Curie, Marie-Christine, Marie-Astrid.... Enfin .. Mais non, non, ils ont choisi un prénom masculin. Mais voilà la Marie (Vierge) ne pouvait pas cohabiter avec Claver qui était beau comme un dieu grec, les femmes en tombaient en genou, il fallait tout de suite les séparer chacun de son côté, ils ne peuvent pas se toucher, alors, ils ont mis un trait désunion ; les officiels eurent beaucoup de mal à coucher le tout sur papier sans oublier le trait. Finalement c'est acté, consigné et pisté. Vous pouvez l'appeler Marie Sudila.

### **Yasmine**

Entre absence et présence, happée par l'instant, sa simplicité, sa densité, sa beauté. Mot sitôt écrit, sitôt exclu. Mot inconnu, mot qui s'échappe, qui se dérobe. La tyrannie des mots, des points et des virgules. Le doute qui trace, efface, entrelace, questionne... Entre mouvement qui libère, la fuite en avant, la folie de l'enfermement. Entre dedans et dehors, avant- après, infinitude, quel fil invisible je trace, qu'ensemble dans l'instant on trace.

## Les lieux parcours

*Les espaces qui ont accueilli le Collectif Des Encre d'Elles se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.*

### La Maison des Femmes de Schaerbeek – Schaerbeek

[www.schaerbeek.be/fr/vivre-ensemble-solidarite/egalite-des-chances/egalite-hommes-femmes/maison-des-femmes](http://www.schaerbeek.be/fr/vivre-ensemble-solidarite/egalite-des-chances/egalite-hommes-femmes/maison-des-femmes)

Comme un grand arbre généreux, la Maison des Femmes de Schaerbeek a accueilli sous ses branches bienveillantes le cinquième parcours du Collectif des Encre d'Elles. Comme toujours, c'est avec une grande joie et beaucoup de reconnaissance que le collectif se réunit dans cette maison dédiée aux femmes, où elles sont toutes les bienvenues et où toutes les formes de féminité peuvent s'exprimer librement, apprendre et s'entraider dans un véritable esprit de sororité, pour mieux construire la solidarité entre toutes et tous. C'est en ce lieu que le collectif s'est posé une fois de plus, toujours dans le partage du rituel du thé, des chips et des douceurs, et s'est consacré à la co-construction de son cinquième recueil. Et depuis janvier 2025, en compagnie de notre petite flamme Dona.

Depuis 2010, la Maison des Femmes de Schaerbeek se consacre à l'émancipation des femmes, à leur participation en tant que citoyennes au sein de leur quartier, de la commune mais aussi, plus largement, au sein de notre société.

La Maison des Femmes s'adresse à toutes les femmes et ce quels que soient leur âge, leur profession ou leur culture. Elle est un lieu unique de rencontres, mixant les histoires, les langues, les contextes sociaux, avec comme principe fondateur: une femme = une femme, mais aussi une femme = un homme.

### Radio Air Libre – Forest

[www.radioairlibre.net](http://www.radioairlibre.net)

Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial. Depuis 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. La radio y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles...

Le collectif a participé à l'émission de ScriptaLinea, « Des livres pour dire », pour partager l'expérience de son cinquième parcours<sup>1</sup>.



<sup>1</sup> Émission 169: « Cachettes et déguisements des Encre d'Elles - <https://radioairlibre.net/emissions/des-livres-pour-dire/169-cachettes-et-deguisements-des-encre-delles/>

## Remerciements

Le Collectif Des Encres d'Elles et ScriptaLinea remercient

Le Collectif Des Encres d'Elles remercie vivement la Maison des Femmes de Schaerbeek pour la confiance et l'accueil chaleureux qu'elle lui a réservés tout au long de son cinquième parcours.

Un tout grand merci à l'aisbl ScriptaLinea pour son soutien indéfectible.

Le Collectif Des Encres d'Elles remercie tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce recueil.

Le Collectif Des Encres d'Elles et l'aisbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Bénédicte Roegiers et Isabelle Slinckx pour leur relecture avisée du recueil, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour le graphisme et la mise en page du recueil de textes.

ScriptaLinea remercie la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission communautaire française pour leur soutien financier dans la réalisation de ce projet, ainsi que Julie Wouters et toute son équipe pour la mise à disposition des locaux de la Maison des Femmes de Schaerbeek.

Des extraits du recueil *Les hippos campent avec les Soeurs Céleri* ont été partagés durant l'émission « Des livres pour dire » de ScriptaLinea consacrée au parcours d'écriture des Encres d'Elles le 8 mai 2025 sur les ondes de Radio Air Libre<sup>1</sup>.

*Les hippos campent avec les Soeurs Céleri* a été présenté le 21 juin 2025 à la Maison des Femmes de Schaerbeek.

Émission 169: « Cachettes et déguisements des Encres d'Elles » - <https://radioairlibre.net/emissions/des-livres-pour-dire/169-cachettes-et-deguisements-des-encres-delles/>





Projet réalisé avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
et de la Commission communautaire française,  
en collaboration avec la Maison des Femmes de Schaerbeek.



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

L'illustration de la couverture est l'œuvre des membres du Collectif Des Encres d'Elles.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur [www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)

Pour tout don à l'aisbl ScriptaLinea : IBAN BE42 5230 8059 5254 / BIC TRIOBEBB (Triodos)

D/2025/13.013/4